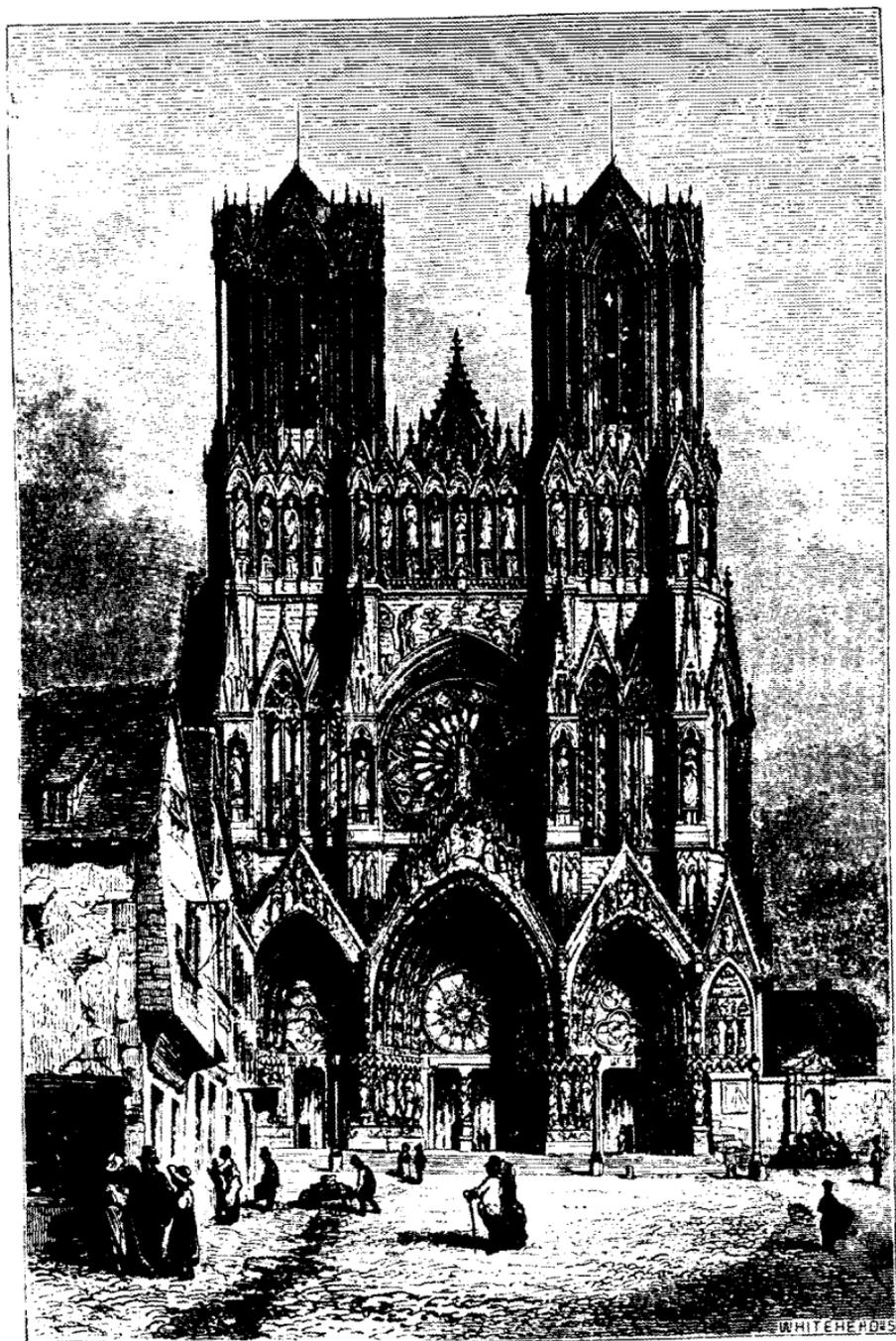


Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



CATHÉDRALE DE REIMS



UNE ANNÉE EN PAYS RÉMOIS

ÉPITOMÉ DE L'ANNÉE DU CENTENAIRE.

I. IDÉE génératrice des Fêtes.—Le Cadre.—L'ancien Rémois.—Le Rémois moderne.—Archéologie, Arts.—Les Savants.—Les Revues.—L'Education.—Collège Saint-Joseph.—Caractère religieux et surnaturel.—L'impression : Cérémonies.—Pèlerinages.—Celui de la Jeunesse.—Neuvaine.—Eloquence sacrée.—II. JUBILÉ.—III. CONGRÈS.—Un point de vue nouveau.—IV. RÉSULTATS.—Résultat social imprévu.—Résultat religieux.

UNE ANNÉE EN PAYS RÉMOIS.

DE grands événements se sont accomplis à Reims dans l'année qui vient de finir. Les meilleures revues, la presse en ont donné des comptes rendus circonstanciés, auxquels il reste peu de chose à ajouter. Mais, ce qu'ils ont fait au jour le jour, nous voudrions le présenter dans une sorte d'épitomé panoramique aux Français de nation ou de race qui n'ont pu accomplir eux-mêmes le voyage pieux et patriotique en pays Rémois, et n'ont entendu qu'une lointaine répercussion, interrompue, et peut-être affaiblie, des échos du centenaire.

Nous dessinerons donc le tableau en quelques esquisses, plein de confiance qu'elles seront chères soit à la France, soit à ses amis en tant que souvenirs et tableaux de famille. Nous croyons, en outre, avoir glané quelques épis au riche champ de Booz, au point de vue du monument catholique actuel, tant en France qu'à l'étranger, et du mouvement spontané de la restauration de la vie provinciale.

I

LES FÊTES NATIONALES DU XIV^e CENTENAIRE.

Quelle est l'idée génératrice de ces fêtes nationales? Quel patriote en a été l'initiateur? Quel en est le trait distinctif et quelle en est l'expression, le cadre et les souvenirs? Nous répondrons successivement à ces questions.

Si l'on peut à bon escient comparer une nation à une famille, nous caractériserons d'abord ce qu'est une fête nationale. Elle est un jour de réjouissance solennelle, consacré au souvenir d'un événement auquel tous les membres d'une famille ou d'une nation rattachent leur bonheur; il y faut ce double caractère que ce soit une cause de joie sans mélange et que tous puissent y prendre part sans arrière-pensée. L'anniversaire d'une victoire, si glorieuse qu'elle soit, ne saurait être une fête nationale, si ce n'est pour ces nations sans entrailles, qui ne voulaient pas revoir un des leurs vivant mais vaincu; les mères, les épouses en deuil se détourneraient d'une telle fête. Une révolution mêlée de crimes, eût-elle des résultats heureux, n'est pas une fête nationale; elle a trop à se faire pardonner. Une paix comme celle de 1429, qui rend un pays à lui-même, est digne d'être l'objet d'une fête nationale: telle serait celle de Jeanne d'Arc, patriotique et française entre toutes, unique dans le monde au point d'exciter, comme on le sait, chez les autres nations une jalousie qui s'ingénie à diminuer, et même à avilir l'héroïne nationale. Un baptême enfin, la poésie le dit, ''

“ Un baptême c'est une fête.”

Et, s'il en est ainsi dans une famille, le baptême d'une nation sera la fête des fêtes. L'idée génératrice est donc de célébrer, parmi les grands faits de l'histoire de France, celui qui l'honore le plus et a contribué davantage à son bonheur, en dehors de toute idée politique. Nous allons l'établir et nous en montrerons le caractère essentiel, mais comme un juste objet de fêtes solennelles, dignes d'être célébrées par toute la nation.

Quel patriote a été l'initiateur de cette idée ? Une telle conception n'appartenait qu'à un grand esprit et à un grand cœur ; le rapport n'est pas constant, mais il est direct. C'est à S. E. le cardinal Langénieux, prince de l'Église locale, et que la pourpre romaine a élevé au rang de prince de l'Église universelle, une des gloires de l'épiscopat français que revient l'initiative de ces fêtes, devenues immédiatement si populaires.

Son Eminence a bien mérité de la patrie en devinant ce que “ ces fêtes pouvaient réveiller en elle de foi fervente et de résolutions viriles.” Successeur direct du premier apôtre des Francs et tout dévoué à la politique de conciliation de Léon XIII, S. E. le cardinal Langénieux a pu réaliser et mener à bonne fin l'œuvre chère à son cœur d'apôtre et de Français. Quel est le trait distinctif de ces fêtes et quelle en est l'expression ?

Le trait distinctif de ces fêtes nationales reste exclusivement religieux ; il s'est agi d'une question de l'ordre surnaturel et non de l'ordre politique ; aussi, ont-elles pour expression exclusivement les cérémonies du culte catholique dans le domaine restreint qui lui est laissé. Nous en donnerons quelques détails en parlant de la neuvième de Saint-Remi et du Jubilé. Elles ont été inaugurées à Reims, le 6 avril 1896, par L. S. Mgr l'évêque de Soissons, premier suffragant de Reims, et se sont terminées à Noël. Enfin, quel a été le cadre de ces belles fêtes ? C'est

la Champagne. Nous sommes ici, d'une part dans la Champagne propre, de l'autre dans le Rémois, ce que le patriotisme des indigènes ne nous permet pas de confondre. C'est dire, topographiquement, que nous sommes en plaine. La Vesle y coule philosophiquement, parallèle au canal de l'Aisne, en vraie champenoise qui prend le temps de vivre et dédaigne les allures prestes des riverains de la Seine. Montons, si vous le voulez bien, par une belle après-midi, lorsque le soleil darde encore d'aplomb ses rayons, montons sur les tours de la cathédrale : c'est un moyen inoffensif de prendre possession d'un pays.

De ces cimes artificielles le regard cherche d'instinct le pampre, mais en vain ; c'est précisément au delà de cet horizon qu'il s'ébat, et sans grande luxuriance d'ailleurs ; il faut, en effet, beaucoup d'art pour que le chétif raisin de pays produise le plus fameux des vins. A vrai dire, en Champagne, on ne doit pas avoir la frivolité de s'attacher à la forme ; mais le fond est tout en valeur, gens et choses.

Sur l'immense plaine en grisaille se détachent de nombreuses et vastes fermes et les palais du commerce. Ceux-ci fournissent au monde entier le célèbre vin mousseux, les lainages renommés, les matériaux de construction, craie, ardoise, marne ; celle-là, des céréales, des fruits et des légumes abondants.

Parmi les manufactures, l'une des plus importantes est celle du Val-des-Bois à Warmeriville, dont M. Léon Harmel, de Reims, est le directeur habile et estimé. Il occupe une ruche colossale d'ouvriers et d'ouvrières, sous l'administration directe de religieux et de religieuses, selon les départements des travaux. La religion, le travail, les intérêts de chacun y fleurissent à l'envi ; ses subalternes l'aiment comme un dieu ; ses concitoyens l'estiment ; ses pasteurs l'honorent ; enfin, la Franc-Maçonnerie consacre ses mérites par son hostilité.

Reims, qui était réduite à 12,000 habitants au xv^e siècle et qui maintenant en a 107,000, eut naguère une immense importance ; pour en donner une idée, il suffira de dire qu'elle eut jusqu'à 52 paroisses ; elle n'en a plus que 8. Saint Nicaise en fut le premier évêque, au commencement du v^e siècle. Il y érigea sa cathédrale, dédiée à N.-D., de laquelle il ne reste plus que des dessins ; on croit que c'était sur l'emplacement de la cathédrale actuelle. Il fonda aussi le premier hôpital et y établit les Sœurs chanoinesses de Saint-Augustin, dont l'ordre subsiste sous le nom de Sœurs de l'Hôtel-Dieu. Le martyr couronna l'apostolat de ce saint évêque ; il le subit de la main des Vandales.—Les antiquités rémoises devraient intéresser jusqu'au plus rebelle sceptique de l'archéologie, ou du moins tout Français, n'eût son cœur, jusqu'à ce jour, jamais battu pour les vieilles pierres.

Il faudrait parler longuement de l'Arc de Triomphe de Mars, livre de granit toujours ouvert à la page de la domination romaine en Gaule ; de la mosaïque du III^e siècle, qui ne le cède en rien aux chefs-d'œuvre du genre à Rome, exhumée des promenades et conservée avec trop peu d'honneur, ce nous semble, malgré la grille circulaire qui la protège, dans le parquet de la salle des chinoiseries à l'Hôtel-de-Ville. Le tombeau de Javin, ce généralissime des forces romaines en Gaule, qui préféra le baptême à la pourpre royale ; la porte Basée, ancien arc de triomphe romain, enclavée dans le mur est du Lycée, et par laquelle Jeanne d'Arc entra à Reims pour faire sacrer le Roi ; la crypte de la chapelle de l'archevêché, où l'évêque de Durocortorum, premier apôtre des Francs, catéchisa le vainqueur de Soissons, la veille de son baptême ; l'emplacement de l'antique baptistère de 496 est actuellement occupé par les fonds de la cathédrale ; l'emplacement du premier tombeau de saint Remi est marqué par un magnifique mausolée, reproduction impar-

faite de celui que la révolution a détruit, dans le chœur de la basilique dédiée à ce saint apôtre, monument cher entre tous à la piété et à la fierté rémoise. C'est aussi aux abords de la basilique que se trouvait la fameuse école archiépiscopale où Gerbert d'Auvergne, soleil intellectuel qui perce les nuages, d'ailleurs moins sombres qu'on ne l'a dit, du x^e siècle, se rendit célèbre d'abord comme escholâtre et ensuite comme archevêque de Reims. Ce grand Français monta sur le trône papal et fut l'illustre Silvestre II.

Tels sont quelques-uns des principaux souvenirs des anciens jours de Reims.

Il est dans cette ville une pléiade d'archéologues émérites, représentants de la science, de l'art, et presque tous de la foi, pour lesquels cette nomenclature écourtée, morne et froide, sera comme une profanation ; ils joignent à l'enthousiasme sacré de leurs fructueuses recherches la vieille courtoisie française et se prêtent aux investigations du voyageur. Nous leur devons ces notes authentiques ; ce serait une ingratitude et une indécatesse que de ne pas les nommer et quelques-uns de leurs ouvrages : MM. Demaisons, père et fils, archivistes de Reims ; M. Godart, archéologue auquel est due l'histoire de la basilique de Saint-Remi ; M. Givelet, bibliothécaire ; Mgr Tourneur ; M. le chanoine Ch. Cerf, auteur de l'histoire de Notre-Dame de Reims, M. l'abbé Landrieux, et tant d'autres que les limites forcées d'une chronique ne nous permettent pas de mentionner. Le bulletin des fêtes du xiv^e centenaire créé pour cette seule année, si artistique et si savant, si bien renseigné, et qui sera pour cette période un véritable monument historique, est l'œuvre de leur collaboration précieuse. L'on y verra la statistique des faveurs célestes et des avantages temporels même que les fêtes nationales du xiv^e centenaire auront values à la ville de Reims. Elle était digne de contempler ces grands événements après

tant d'autres dont elle a été témoin. Quant au Reims moderne, dont tous les monuments sont debout, nous n'avons pas à en parler longuement ici, non qu'ils n'aient leur importance dans le cadre des fêtes, mais parce que les descriptions en sont connues ou accessibles facilement, fût-ce dans le simple guide. Les nommer sera les louer.

La royale cathédrale occupe le centre de la vieille ville. Qui ne connaît la majesté de tels édifices ? Soit qu'on les contemple à distance, soit qu'on en franchisse les portiques, ils sont comme l'incarnation du sublime. La science moderne croit voir une race vivante, active, industrielle dans les mondes stellaires ; tous les mondes créés et éternels sont là visibles, vibrants dans ces planètes immobiles, où des siècles inspirés ont fixé des reflets divins. Les architectes de ces inimitables chefs-d'œuvre que nous a légués le moyen âge, étaient des théologiens. Ils ont su exprimer, autant que le créé peut exprimer l'incrée, par le grandiose de ces monuments, quelque chose de l'infini, et, s'ils ont déployé à Reims une richesse exuhérante de décors extérieurs, ils y ont opposé l'austérité de la nef, double leçon doctrinale du rôle consolateur de la foi et de son esprit de sacrifice. La façade est l'une des plus belles de l'art ogival, comprenant : le portail incomparable ; la grande rosace, si merveilleuse surtout lorsque le soleil couchant l'inonde de lumière ; la galerie des rois ; enfin les tours. Le chœur a des dimensions exceptionnelles que nécessitaient les cérémonies du sacre.

Les autres églises principales sont : la Basilique de Saint-Remi, à l'extrémité sud de la ville, à laquelle se greffent les bâtiments actuellement Hôtel-Dieu, naguère appartenant aux Bénédictins et consacrés à toutes les œuvres de miséricorde : archimonastère, école, hôpital ; puis Saint-Maurice, Saint-André, Saint-Thomas, Sainte-Geneviève,

Saint-Jean-Baptiste, Saint-Benoît. Deux seulement sont anciennes : Saint-Maurice, presque entièrement reconstruite, et Saint-Jacques, près de la cathédrale, bijou des XII^e et XIII^e siècles, enchâssé dans une abside renaissance.

A Saint-Maurice est attenant l'Hôpital-Général, autrefois appartenant aux Jésuites. Le réfectoire, aujourd'hui salle du conseil de l'administration, est dans l'état où l'ont laissé les bannis et martyrs en 1792.

Il semble que la cathédrale dût faire tort à l'architecture plus modeste de la basilique Saint-Remi. Il n'en est rien, tant elles ont chacune leur beauté propre. Autant le décor extérieur de la cathédrale est flamboyant, autant il est simple à Saint-Remi ; autant la nef de la cathédrale est austère, autant celle de Saint-Remi est gracieuse, quoique de styles mêlés. La tour du sud en est la plus ancienne partie. Saint-Remi est l'ancienne église abbatiale des Bénédictins. Aussi renferme-t-elle, parmi les souvenirs bénédictins, les inscriptions funèbres de plusieurs religieux de l'ordre de Saint-Benoît, dont le renom de science et de sainteté a illustré Reims : Dom Ruinart, collaborateur de Mabillon ; dom Jumilhac, le dom Pothier du XIII^e siècle ; enfin dom Marlot, à la science duquel les modernes empruntent ce qu'ils ont de meilleur sur l'histoire de Reims.

Nous avons déjà parlé du plus précieux trésor de la Basilique : le tombeau et les reliques de saint Remi ; nous achèverons ce que nous avons à en dire en parlant de la neuvaine. C'est surtout à l'Hôtel-Dieu qu'on retrouve le sceau indélébile de la grande vie bénédictine. L'église abbatiale rappelle la place faite à la liturgie et à la prière dans la Règle ; la chapelle actuelle de l'Hôtel-Dieu, anciennement bibliothèque, la place faite à la science et au travail intellectuel dans la vie monastique ancienne ; le cloître fermant l'enceinte du champ des morts, la place faite à l'austérité des pensées et de la vie ; enfin, les immenses dépendances, la place faite aux diverses œuvres de charité.

La révolution a tout renversé. Ce cyclone effroyable. d'où est-il parti, quels en sont les circuits, comment en mesurer les ravages ? La source, c'est la brutalité païenne, vieille comme Caïn, celle qui a fait l'unique classification de l'humanité : enfants des hommes, des œuvres de limon, des suggestions de l'esprit de ténèbres ; et enfants de paix, de travail, de Dieu. Et nous, en pleurant sur les ruines amoncelées de la patrie, ne demandons pas à Dieu pourquoi il a permis que les siens succombent, ces ordres religieux, dont l'histoire générale et le plus souvent l'histoire locale et individuelle même, reste si honorable et si glorieuse.

Le pire châtement de ceux qui entravent la civilisation chrétienne, c'est que Dieu les livre à eux-mêmes. Ce sont les méchants qui vengent Dieu et l'innocent dépouillé, en attirant sur eux-mêmes un déluge de maux, où périrait le monde, n'étaient ces victimes dont l'innocence plaide pour nous.

L'ancienne abbaye bénédictine n'a pas revu ses premiers possesseurs, mais elle est redevenue la maison de Dieu. A Reims du moins la philanthropie n'a pas supplanté la charité et l'ordre des chanoinesses de Saint-Augustin, de Saint-Nicaise, peut-être le plus ancien de ceux qui ont survécu au cyclone de 93, de l'ancien Hôtel-Dieu ont été mises en jouissance de l'abbaye pour leurs malades, depuis 1827. C'est un acte de réparation et d'humanité qui honore la ville de Reims, car les soins du mercenaire sont-ils, peuvent-ils être aussi dévoués que ceux de la religieuse ? le mourant recevra-t-il de celui-là la suprême douceur d'une voix qui parle à Dieu pour lui dans son agonie et sera-t-il ce témoin ému et respectueux qui reçoit à genoux le dernier soupir du moribond ? Non ; le mercenaire a fini sa tâche quand la mort commence la sienne. Nous avons vu de nos yeux de ces agonies abandonnées dans les hôpitaux de la philanthropie ! — Vers le

moment où nous visitons l'Hôtel-Dieu de Saint-Remi, une religieuse venait de mourir d'une maladie contagieuse prise au chevet d'un malade qu'elle n'avait voulu céder à aucune de ses sœurs. Et sous quels dehors simples se cache l'héroïsme ! on voit ces femmes admirables occupées aux offices les plus répugnants à la nature, et cependant, le sourire aux lèvres, plus humbles que la dernière des servantes.—“ Une bonne nouvelle, disait récemment un conseiller municipal à l'une d'elles : vous allez être bien contente, ma sœur.— Oui, dit-elle, si c'est un secours pour nos malades. — Non, mais vous êtes décorée de la Légion d'honneur— Ah ! ce n'est que cela ! ” Tout ce qu'elles désirent, c'est le retour de la foi fervente qui seule fait germer les vocations des vraies hospitalières.

Une des curiosités que madame la Supérieure prend la peine de montrer elle-même aux visiteurs, c'est l'ameublement du réfectoire, ancienne salle du conseil des Bénédictins. En se transportant dans l'ancien Hôtel-Dieu les sœurs chanoinesses ont déménagé leurs tables plusieurs fois séculaires. Ce sont des tables de 6 et 7 m. de long sur 90^{cm} et 100^{cm} de large, et 8 ou 10 d'épaisseur, taillées d'un seul chêne colossal, incrusté d'inscriptions qui sont ses titres de noblesse. L'escalier monumental, à double évolution, de l'ancien archimonastère, date du moyen âge. Les écuellles en métal à l'usage de religieuses, de forme artistique, datent aussi de plusieurs siècles.

Nous avons dit que l'hôpital général, attendant à Saint-Maurice, est l'ancien collège des Jésuites, si célèbre, qui conservait en les rajeunissant les traditions rémoises des savantes écoles épiscopales et monastiques du moyen âge. Les Jésuites ne sont pas non plus rentrés chez eux, mais ce sont des *indécourageables*. Ils ont repris leur rang dans l'apostolat de l'enseignement et ils ont doté la ville d'un collège encore plus beau que Saint-Maurice, à l'extrémité du faubourg de Cérés (lisez *carceres*, du latin *carcer*, prison,

car c'était autrefois le quartier des prisons), et où l'élite des familles françaises de toutes les Champagnes envoient leurs fils, heureuses de leur assurer la grande éducation forte et saine qui conserve au pays la race type du vrai Français. D'aucuns veulent faire une France toute phénicienne de marchands. La France ne serait plus la France, sans ces jeunes hommes d'idéal et de distinction, qui honorent toutes les carrières et savent la représenter dignement. Non, la France n'est pas faite pour être un bazar oriental, un vaste comptoir. Qu'il y ait des gens d'affaires, il en faut ; mais que l'aristocratie intellectuelle, que les hommes de goût et de distinction achevée (1) personnifient toujours ce pays, cette race française des chevaliers. Ce n'est pas le monopole des Jésuites de former de tels hommes, mais c'est leur trait caractéristique, quel que soit le sujet remis à leurs mains. Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame du bienheureux Pierre Fourier possèdent un pavillon où Marie Stuart résidait lorsqu'elle venait voir sa tante Renée de Lorraine. Dans la rue des Anglais, il reste une tourelle et une porte monumentale à demi croulantes de l'ancien séminaire où se formaient au sacerdoce les futurs martyrs de la persécution d'Élisabeth ; de là partit le Père Crampion, qui eut l'obstination héroïque de rentrer en Angleterre au fort de la persécution, afin de porter aux fidèles le secours de son ministère et qui, recherché presque aussitôt, et pris, fut cruellement martyrisé.

Ne croirait-on pas lire un récit de pays sauvage ou païen ?

Il existe encore quelques maisons intéressantes de l'ancien Reims.

Enfin, fermons le cadre des fêtes du centenaire par une visite au monument de l'abbé Miray. Percé de balles prus-

(1) C'est la vraie noblesse, jointe au titre bien porté de chrétien, la seule que recherchent les Jésuites depuis leur fondation.

siennes, ce héros presque ignoré de la guerre de 1870, vient de tomber. Si soudaine est venue vers lui la mort qu'elle n'a rien pu lui enlever de sa jeunesse illuminée déjà de maturité ; les membres de bronze sont encore souples ; la douceur d'une conscience satisfaite, plus encore que l'héroïsme du dévouement, conserve à ce visage l'impression d'un recueillement plein de vie. Les voyageurs et pèlerins de Reims ne veulent pas manquer d'aller prier pour la douce victime qui s'est sacrifiée à la France.

En même temps que nous, une dame âgée et trois petits enfants s'agenouillèrent sur les degrés du monument. La prière de ceux-ci, courte comme on en fait à cet âge, mais sincère, fut un baiser que chacun posa, d'une bouche un instant sérieuse, sur les boucles blondes comme les leurs, mais que ne fait pas voltiger le vent !

Ce monument, à la fois si austère et si beau, est glorieux à la victime, au pays Rémois et au sculpteur. Celui-ci a su lire dans le cœur dont Dieu et la Patrie ont eu le dernier battement ; il a su l'interpréter en chrétien, en patriote et en maître.

II. LE JUBILÉ.

Dans l'Église catholique le Jubilé est une des plus grandes faveurs papales. C'est un encouragement donné à la piété soit pour qu'elle se renouvelle dans les bonnes œuvres, soit pour rendre des actions de grâces de quelque faveur céleste signalée, soit pour offrir des œuvres impé-
tratoires et obtenir des grâces spirituelles et temporelles d'importance majeure pour la communauté chrétienne. L'objet principal est d'ouvrir aux fidèles le trésor des indulgences, moyennant quelques conditions faciles, telles que la visite de plusieurs églises, la confession et la communion. Si l'initiative des fêtes est due à un cœur de patriote, c'est le chef de la chrétienté qui les couronne

par la faveur insigne d'un jubilé national. Lui aussi se fait Français, et apôtre des Francs, en accordant ce jubilé et, par ses Lettres Apostoliques, publiées en France au carême dernier, S. S Léon XIII a consacré l'esprit religieux de ces fêtes, en nous invitant à sanctifier l'année par des pèlerinages au baptistère de Clovis et au tombeau de saint Remi.

Le jubilé papal a été l'étoile d'Orient et il a uni la France dans un acte de foi national. Le jubilé ouvert pour la France le premier dimanche de carême 1896, a duré jusqu'à Noël. Dans chaque diocèse, l'évêque a déterminé, selon les circonstances, les trois semaines pendant lesquelles l'indulgence pouvait être gagnée dans les diverses régions ou paroisses. Pour la ville de Reims seulement le Jubilé a eu une durée de 7 mois. Pour Paris le temps a été fixé du 6 au 25 décembre. Les fidèles se préparèrent par de prières à Montmartre, des retraites, des pèlerinages, des œuvres pies, enfin par les œuvres spéciales au jubilé, au grand acte de foi national de Noël, où la France entière a renouvelé les vœux du baptême.

Ce jubilé au milieu de tant de causes d'alarmes, accompli avec le zèle et la piété dont nous avons été témoin, est aussi une espérance. On voit au XIXe siècle, les chefs des civilisations africaines donner des exemples de fidélité au Saint-Siège et à la foi. Aurions-nous été, après quatorze siècles de vie chrétienne, moins fidèles à répondre aux pensées du Père commun des chrétiens ? ou plutôt, chacun ne s'efforce-t-il pas d'apporter tout son poids dans la balance des destinées chrétiennes de la France, et cette année de grâce n'est-elle pas le gage consolant et assuré du salut de cette noble et glorieuse terre du Christ ?

Léon de Sussex.

(A suivre.)

EVEN LE FOL

ILLUSTRATIONS D'ALEXIS LEMAISTRE.

(Suite)

—Mère, dit une des petites filles, c'est Éven le Fol et son guillou ; bien sûr il vient passer la nuit ici !



—Qu'il entre ! dit la bonne femme d'un ton joyeux ; il nous portera bonheur ; ça vient bien à point, car j'ai une vache malade.

Et posant à terre l'enfant qu'elle avait sur ses genoux, elle courut au-devant du nouveau venu.

—Entrez, Éven, dit-elle, il y a là une bonne écuellée de soupe chaude et un morceau de lard pour vous; je vais aller tirer du cidre frais.

Il entra, fit quelques pas et, s'arrêtant, traça en l'air un signe de croix avec son bâton, puis il le posa sur la table, joignit les mains, leva vers le ciel les plus beaux yeux bleus que j'aie jamais vus et commença à réciter tout bas : *Pater noster qui es in cœlis*.—Il parlait lentement, sa voix d'un timbre grave et doux, son air inspiré, son regard perdu dans la contemplation des choses célestes donnaient à cette scène une réelle impression de grandeur.

—Il prie Dieu pour éloigner le mal de la famille, me dit la femme très bas; et sa prière est toujours exaucée.

—Qui est-ce donc ?

Elle chercha les mots pour me répondre.

—Un simple, un innocent, un fol comme on dit. Il ne vient pas souvent par ici, mais quand il vient, c'est toujours avec plaisir qu'on le reçoit.

—D'où est-il ?

—Je ne sais pas, du côté du Cap, je pense.

—Mais où demeure-t-il ?

—Je ne sais pas, je ne pourrais pas dire.

—A-t-il des parents ?

—Je ne sais pas, je ne le lui ai jamais demandé.

—Mais comment vit-il ? d'aumônes alors ? Il n'a pas l'air d'un mendiant et il est proprement vêtu, plus que proprement même, son gilet brodé est presque neuf.

—Un mendiant ! fit la bonne femme scandalisée ! ce n'est pas quelqu'un d'ici qui oserait appeler Éven le Fol un mendiant.

—Mais pourtant, s'il demande sa vie ?

Pour le coup, mon. hôtesse était fâchée ; elle me lança un regard noir de ses petits yeux perçants.

—Il ne demande pas, on lui donne, c'est bien différent. Essayez un peu de lui offrir de l'argent, vous verrez comme il vous répondra! Mais une écuellée de soupe, une bolée de cidre et un lit sur la paille de la grange, cela n'appauvrit personne, et il n'en faut pas plus pour Éven et son guillou!



Pendant notre conversation, ce singulier couple s'était approché du foyer; Éven s'était assis sur le banc à l'intérieur et la flamme éclairait ses beaux traits et sa magnifique chevelure blanche éparse en flots bouclés. Sur son épaule droite, le goéland immobile clignait de l'œil de temps à autre; il me semblait voir un dieu de la mythologie scandinave, mais un dieu doux et bienfaisant.

Malgré la neige de ses cheveux, cet homme n'était pas un vieillard ; la vivacité des yeux, la pureté des lignes du visage, le teint, sans rides sous son hâle, indiquaient au plus quarante-cinq ou cinquante ans.

Aucun signe d'idiotisme d'ailleurs ne déparait ce noble type ; l'intelligence était absente ou distraite, elle n'était pas annihilée.

Je le contemplais sans aucune crainte de le gêner ; évidemment, il ne me voyait pas, sa pensée était ailleurs.

—Allons, Éven ! dit l'hôtesse qui venait de poser plusieurs plats sur la table, voilà le souper, et pour vous aussi, monsieur. Si vous voulez manger ici, il y fait meilleur que dans la salle à manger qui est tout humide à cause d'une gouttière percée ; voilà trois mois qu'on doit la faire réparer, mais il vient toujours une chose ou une autre qui empêche, vous savez ...

—Mais est-ce que ce ... bonhomme voudra bien manger avec moi ?

—Qui ? Éven ? Je pense bien ! et elle allait dire : "c'est pour vous que sera l'honneur". Éven est sûrement un seigneur de la vieille noblesse, et ce n'est pas parce que sa pauvre tête est chavirée et qu'il a perdu son bien qu'il faut lui faire affront.

Elle lui adressa quelques mots en breton.

Il se leva, s'approcha de la table, me salua gravement, d'une façon noble et aisée qui me stupéfia, et, avant de s'asseoir, se signa et récita à haute voix le *Bénédicté*. Puis il s'assit et se mit à manger sans avidité, mais de très bon appétit.

Le guillou, installé à côté de son assiette, se régala avec des sardines que la femme venait de lui apporter.

C'était fort amusant de le voir faire.

Je voulus me mettre dans ses bonnes grâces en lui offrant un petit morceau de pain, mais il me regarda d'un air dédaigneux, ses yeux mi-clos et un petit froissement

d'ailes indiquant son mécontentement de ma liberté grande.

Éven lui passa la main sur le dos en murmurant quelques mots bretons, et le guillou apaisé revint à ses sardines.

Je grillais d'envie d'adresser la parole à mon singulier commensal, mais je n'osais vraiment pas ; je craignais de le fâcher, de troubler son repas, de lui faire quitter son gîte improvisé. Et plus je le regardais, plus son air, ses traits me rappelaient quelque chose de déjà vu... Ce beau profil, ces yeux splendides... cette chevelure ondoyante... un éclair traversa mon esprit... C'est à Aliette qu'il ressemblait!...

L'émotion fut si vite que je restai un moment comme ébloui.

Oui, il n'y avait pas à s'y tromper, tous deux étaient de la même race, le même sang coulait dans leurs veines ; un petit geste qu'avait Aliette pour rejeter du bout du doigt derrière l'oreille les frisons de ses cheveux, Éven venait de le faire, et en parlant au guillou, sa voix avait un timbre argentin comme celui d'Aliette.

Mystère ici... mystère là-bas... je tenais les deux bouts d'une chaîne, mais les anneaux intermédiaires, où les trouver ? Comment les rejoindre ?

Absorbé dans ces idées si émouvantes, j'avais cessé de m'occuper d'Éven ; son repas venait de finir, il se leva, dit ses grâces, puis alla retrouver son banc auprès du feu où il parut bientôt s'endormir, son guillou sur l'épaule.

Je n'avais plus envie de remonter dans ma chambre ; une sorte de charme me rivait près du bizarre personnage qui venait d'entrer dans ma vie d'une manière si peu prévue, et pour s'y faire tout d'un coup une si large place. J'attendis, mais vainement, qu'il parût faire attention à moi, ou qu'une occasion de l'entendre parler se présentât. Il resta muet et à moitié endormi toute la soirée, et vers

neuf heures, suivit l'hôtesse pour aller coucher dans la grange.

Locronan, juin 189...

Encore une journée passée à Locronan ! Elle n'a pas été sans résultat. Elle m'a fait faire un grand pas dans l'amitié d'Éven et m'a donné de nouvelles raisons pour supposer que son existence à quelque lien avec celle d'Aliette.

Ce matin, tenté par les descriptions du Guide-Joanne, et par une splendide matinée toute ensoleillée, avec des nuages de crêpe blanc sur fond de satin bleu, je me suis dirigé vers la montagne de Plaz-ar-Korn, là où Kében, la méchante femme qui, non contente de poursuivre le saint homme Ronan pendant sa vie, le haïssait encore après sa mort, frappa d'un coup si fort la corue d'un des bœufs qui conduisaient le corps, qu'elle se détacha et tomba à terre.

Une statue de saint Ronan, tout à fait moderne, mais assez jolie, s'élève sur un piédestal de granit au sommet de la colline. A ses pieds, tous les ans, au mois de juillet, la *Troménie*, le pardon de Locronan, amène des centaines de pèlerins. La grande *Troménie* qui a lieu tous les sept ans en réunit des milliers, paraît-il.

Le trajet se fait en procession ou individuellement ; mais dans aucun cas, les pèlerins ne doivent parler ni tourner la tête pendant qu'ils parcourent le chemin en récitant leur chapelet. La moindre infraction à cette loi sévère — (elle l'est doublement pour les Bretonnes) — annule l'accomplissement du vœu !

Par les routes, par les champs, les prés, les sentiers ardu, les pèlerins suivent la trace sacrée, ne se laissant arrêter par aucun obstacle, ni les murtins de terre foulée qu'il faut franchir, ni les cours de ferme où le fumier s'entasse en cloaques, ni les barrières, ni les haies, ni les fondrières. A mi-hauteur, le chemin marqué dans les

landes arides et pierreuses par les pas, se distingue plus aisément.

L'hôtesse m'a conté qu'en temps de Troménie, sur tout le parcours, on trouve de petites chapelles construites avec des branchages, ornées de tout ce que la piété des fidèles peut y rassembler de clinquant, de dentelles, de verroterie, de vases de fleurs et servant de niche aux vieilles statues de saints en bois sculpté, bariolées de couleurs atroces comme j'en ai vu dans tant d'églises depuis quelques jours.

Ce matin, j'étais seul, ou du moins je me croyais seul à faire le trajet, mais j'avais été devancé par Éven le Fol.

En arrivant sur le petit plateau, je le vis assis au pied de la statue, égrenant dévotement son chapelet ; le goéland, fatigué sans doute du pèlerinage, reposait assoupi sous une touffe de broussailles. Je n'eus garde de les troubler, et prenant soin de me mettre hors de portée de la vue d'Éven, je m'abandonnai tout entier au plaisir de la contemplation.

Un des plus merveilleux spectacles que j'aie jamais admirés étalait devant moi son incomparable beauté.

La rade de Douarnenez, bleue comme le ciel, la presque île de Crozon y découpant ses lignes hardies ; autour de moi, jusqu'aux limites de l'horizon, des collines nombreuses comme des vagues terrestres, avec leur revêtement de bois, de prés, de cultures, les diaprant de teintes harmonieuses.

Pour mieux jouir de ces splendeurs du ciel et de la terre, je m'étais assis sur un bloc de granit et j'avais tiré une cigarette que je m'apprêtais à fumer délicieusement, mais, suivant l'usage, une bonne douzaine d'allumettes y passa. A mesure qu'elles rataient en série ininterrompue, je les jetais avec une impatience toujours croissante.

Une d'elles, plus embrasée sans doute que je ne le

croyais, alla tomber sur le tas de broussailles où le goéland s'était niché. Un jet de flammes en sortit tout à coup avec un crépitement d'artifice et d'épaisses bouffées de fumée blanche.

Le goéland s'enfuit en poussant des clameurs sauvages ; Éven se dressa, et jetant un grand cri, un cri qui n'avait plus rien d'humain, tomba sur le sol... Je courus à lui, il s'était blessé au nez en tombant, et le sang inondait son visage. Je l'arrêtai d'ailleurs assez facilement. J'eus plus de peine à faire cesser la syncope. Heureusement (encore une habitude Géraudeau ; merci, digne précepteur !) j'ai toujours sur moi, en voyage, une petite pharmacie suffisante pour les cas urgents.

En respirant des sels, Éven revint à lui ; une violente attaque de nerfs succéda à son évanouissement. Il tremblait de tous ses membres, ses dents claquaient, des cris inarticulés sortaient de son gosier, et ses yeux égarés cherchaient toujours le feu qui venait de s'éteindre sur place. Peu à peu le tremblement s'apaisa, et quelques paroles incohérentes mais distinctes succédèrent à ses gémissements " How ! how !... le feu ! — courez ! tout brûle !... l'enfant !... où est l'enfant ?.. tout brûle ! "

Le goéland, qui avait sans doute été atteint par la flamme, tournoyait en battant l'air de ses ailes lourdes, avec des cris plaintifs, des appels de détresse. Je n'oublierai jamais cette scène étrange et pleine d'angoisse...

Elle se prolongea pendant près d'une heure, mais à force de soins, je réussis à calmer complètement Éven ; une réaction bienfaisante se produisit enfin, il s'étendit, endormi sur la mousse, la tête appuyée sur un oreiller de fougères, le guillou apaisé le regardant de côté, de son petit œil triste. Je ne songeais pas à quitter le pauvre homme, et tout en veillant sur son sommeil, je pensais aux paroles de son délire.

Évidemment un incendie avait pris une place terrible

dans sa vie, peut-être même ébranlé sa raison. Et puis ce mot : “ l'enfant ! ” revenant sans cesse, n'indiquait-il pas une connexion étroite entre l'idée du feu et celle de la disparition d'un enfant ?

Était-ce sa fille qu'il avait perdue dans quelque catastrophe de ce genre ?

Alors Aliette ... Éven le Fol, le père d'Aliette ? ... Était-ce donc impossible ? Et l'enfant n'avait-elle pu être sauvée sans qu'il le sût ? ...

Éven ne devait pas être le père d'Allette ; je ne pouvais admettre une telle hypothèse, et pourtant, cette ressemblance si marquée ...

Le temps passait, il ne se réveillait pas ... la faim me talonnait. J'ai héroïquement bravé ses atteintes en fumant toute ma provision de cigarettes, j'ai admiré le paysage, je me suis récité des vers d'Alfred de Musset, et trois pièces des chants du soldat.

Comme je finissais *Othoniel*, mon homme a fait un mouvement, puis s'est mis sur son séant, et m'a regardé d'un air singulier. Il s'est passé la main sur le front à plusieurs reprises, et puis, à mon très grand étonnement, m'a fait un signe d'amitié.

Je l'ai aidé à se relever, il s'est laissé faire, ses jambes vacillaient un peu sous lui, — j'ai appuyé son bras sur le mien, le guillou a sauté sur son épaule et nous nous sommes mis en marche.

— Où voulez-vous aller, Éven ? ai-je dit.

— “ Chercher l'enfant ”, m'a-t-il répondu comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle qui va de soi.

Je ne sais quelle impulsion subite me poussa à lui dire :

— Voulez-vous que j'aïlle avec vous ?

Il fixa sur moi le regard profond de ses beaux yeux bleus et me répondit d'une voix grave :

— Oui, vous êtes bon, vous m'avez tiré du feu comme j'ai tiré l'enfant, vous m'avez soigné comme je l'ai soignée ;

j'ai dormi près de vous comme elle dormait près de moi ; si le feu vient encore, vous saurez l'éteindre ;—venez avec moi !

Ce long discours m'avait stupéfié et mon parti fut pris sur l'heure.

Libre de mon temps, de mon bien, de ma personne, qu'avais-je de mieux à faire que de suivre cette étrange aventure ?

Nous reprîmes ensemble la route du village, silencieux tous deux, et vers onze heures, un bon déjeuner nous réunissait à la même table que la veille, Éven, le guillou et moi.

.....

Je suis allé, vers une heure, trouver le curé de Locronan,—M. le Recteur, comme ils disent ici,—et bravement, sans ambages, je lui ai tout de suite dit pourquoi je venais, et mon vif désir de savoir quelque chose de précis sur Éven. Il n'a point paru surpris de ma curiosité, et de très bonne grâce a consenti à la satisfaire.

—Il y a quelques mois seulement que ce pauvre homme parcourt le pays par ici, m'a-t-il dit. J'ai d'abord essayé de tirer de lui quelques renseignements sur son identité, mais j'ai vu bien vite qu'il fallait y renoncer. A toutes mes questions il est resté muet ou à peu près.

“ Je lui ai demandé son nom : “ Éven”, m'a-t-il répondu ; or, Éven est un prénom, c'est une des formes d'Yves, ou Yvon ou Jacuen. J'ai insisté pour savoir son nom de famille, il a serré les lèvres en me regardant d'un air sombre comme s'il voulait me dire : “ La torture même ne me fera pas parler.”

“ J'ai tâché de l'amener à me dire d'où il venait ; je crois qu'il ne le savait pas bien lui-même ; cependant j'ai fini par découvrir qu'il avait son domicile actuel du côté du Cap.

“ Dans une de ces conférences qui nous réunissent entre curés, j'ai interrogé mes collègues, et le recteur de Sizun

m'a dit qu'il connaissait de vue Éven, mais seulement de vue.

“ Il habite dans une sorte de manoir en ruines avec une très vieille femme, à demi paralysée des jambes, mais ayant gardé toute sa tête.

“ Aidée d'une jeune paysanne, une sorte de petite sauvage, orpheline, sans parents, elle tient le ménage et soigne Éven. Ils ne sont pas tout à fait pauvres. Ils ont quelques champs et lopins de terre dont le revenu suffit à les faire vivre, la vieille sachant très bien administrer.

—Mais alors comment laisse-t-elle ce pauvre diable mener cette vie errante ?

—Il n'y a pas moyen de l'empêcher. On a essayé de l'enfermer, il est tombé sérieusement malade, il ne voulait plus prendre de nourriture. Et puis la vieille a pour lui un respect superstitieux et se croit tenue de lui obéir.

—Mais comment l'administration n'intervient-elle pas pour...

Le recteur a éclaté de rire.

—L'administration ! Elle a bien autre chose à faire que de tracasser ces inoffensifs vagabonds qui traînent dans tous nos villages.

“ Vous avez sur ce point, permettez-moi de vous le dire, monsieur, des idées de Parisien. Quel mal fait le pauvre Éven ? Il a bien le droit, je pense, de circuler sur le *pavé du roi*, comme on disait au temps jadis, et ceux qui l'assistent ont aussi le droit de donner leurs victuailles à qui bon leur semble. Éven ne mendie pas, la bonne femme a dit vrai. Il s'assied à la table des fermiers aisés comme un ami....Connaissez-vous une loi qui empêche un citoyen de dire à son semblable : “ Assieds-toi là, partage le repas de la famille ” ?

—Il n'y en a certes pas, heureusement ! Mais...pardonnez à mon insistance, monsieur le Recteur, la vie de cet homme est un problème irritant pour ma curiosité.

Son aspect si différent de l'ordinaire, sa singulière beauté, et surtout ce bout de phrase, toujours le même : " Je cherche l'enfant," tourne à l'obsession pour moi, d'autant plus que je ne puis m'empêcher de faire un rapprochement entre ce mystère et un autre qui a croisé ma route il y a quelques semaines. Je ne vous ai pas tout dit....

Et je lui racontai l'histoire d'Aliette.... Il m'écouta avec attention, puis resta un moment pensif.

—Il est certain qu'il y a dans tout ce que vous venez de me dire des coïncidences bien faites pour frapper un esprit romanesque. (Ce n'est pas un mauvais compliment que je vous fais là, monsieur, nous sommes ici dans le pays du merveilleux et la réalité confine aux songes les plus fantastiques.) Si j'étais plus jeune et moins enchaîné par les travaux de mon ministère, peut-être chercherais-je à découvrir la vérité, mais je me dois d'abord à mes brebis, et mon devoir m'interdit de les abandonner pour courir après les brebis des autres.

" La Providence a des voies mystérieuses et des moyens d'agir au delà de nos vues bornées.

" Vous êtes peut-être, monsieur, l'instrument qu'elle a choisi pour rendre la paix à Éven le Fol et un nom à cette pauvre demoiselle. Si vous êtes libre et riche, que pouvez-vous faire de mieux que de consacrer un peu de votre temps et de votre argent à une telle œuvre ?

" Aidez à " chercher l'enfant" ; tous mes vœux vous accompagneront, et mes prières aussi. Je recommanderai votre mission aux bonnes âmes de ma paroisse.

" Revenez demain, à la même heure, je vous remettrai quelques lettres pour mes collègues du Cap. "

J'ai remercié le recteur en termes éloquents. Ses encouragements ont été pour moi comme une révélation. Je demandais une occasion pour sortir de moi-même, un but à mon existence désorientée, quelque chose à faire, de précis, d'utile, de sérieux ;—je l'ai trouvé et le romanesque de l'aventure n'est point pour me déplaire.

Mais comment décider Éven à me suivre où je veux aller ?...

Pouldergat, juin 189...

J'ai trouvé ce matin chez le recteur le même bon accueil et de plus des lettres pour les curés de Poullan et de Beuzec Cap Sizun. Il m'a engagé à ne pas brusquer Éven, à paraître me laisser conduire par lui, à le suivre...en le poussant.

—Si vous le pressez, il se butera, et vous n'en tirerez rien, m'a-t-il dit. Il faut lui parler peu, respecter son silence, s'efforcer de saisir au vol quelques indications dans les moments où il est disposé à parler, mais n'insister sur rien ; d'ailleurs ce serait peine perdue, sa pauvre cervelle affolée est incapable de se prêter à un raisonnement quelconque ; vous aurez donc à dépenser beaucoup d'intuition, beaucoup de déduction, et infiniment de patience ! Vous n'en aurez jamais trop ! Vous sentez-vous capable d'en avoir assez ?

—Je pense que oui, monsieur le Recteur ; naturellement je ne suis ni vif ni impétueux. J'ai toujours fait le bonheur de mes maîtres par mon égalité d'humeur, et si j'ai pas mal réussi dans mes études, je dois mon succès à la ténacité de mon caractère.

—Je vois que vous avez tout ce qu'il faut pour mener à bien votre entreprise.

Je vous le répète.. tous mes vœux vous accompagnent.

.....
En quittant le presbytère, la première personne que je vis, c'était justement Even.

Assis à l'ombre, sur un banc de pierre, il regardait vaguement devant lui, tandis que son guillou picorait à quelques pas de là.

— Allons, Even, dis-je en lui posant la main sur l'épaule, nous allons partir pour "chercher l'enfant". Venez-vous ?

Il avait tressailli au contact de ma main, mais il ne me répondit pas.

—Est-ce que vous êtes fatigué ? lui dis-je. Même silence.

—Ne voulez-vous plus venir chercher l'enfant ? Point de réponse.

Évidemment il était dans une de ces périodes auxquelles le recteur avait fait allusion.

L'épreuve de ma patience commençait.

—Je m'en vais, puisque vous ne voulez pas venir.

Il leva les yeux au ciel, se signa, et se mit à réciter en latin je ne sais quelle oraison. Il me considérait, je suppose, comme un démon envoyé pour le tenter et sa prière et ses gestes ressemblaient fort à un exorcisme.

Le forgeron qui battait son fer, sous une voûte sombre, tout près de nous, laissa reposer son marteau, puis, me jetant un regard de commisération :

—Laissez-le tranquille, allez, monsieur ! je sais que vous lui voulez du bien, mais vous n'en tirerez rien. Quand il prend cet air-là, il est aussi insensible que le fer de mon enclume. Toutes les étincelles de la forge tomberaient sur lui sans le réveiller. Allez-vous-en tout tranquillement à l'auberge ; s'il a affaire à vous, il saura bien vous trouver ; il a plus de malice qu'on ne croirait au fond.

Je suivis le conseil du brave homme et m'éloignai lentement. Je remarquai cependant qu'au moment où j'allais entrer chez moi, Even avait cessé de regarder au ciel et m'avait vu faire.

M. Delorme.

(A suivre.)

A PROPOS D' "ÉTUDES ANGLAISES"

Le caricaturiste William Hogarth.—L'historien Lecky et la *Déclaration des Droits* de 1688.—Réveil religieux et réveil poétique en Angleterre, Froude et Tennyson.—Lord Randolph Churchill et la *Démocratie conservatrice*; Joseph Chamberlain et le *Socialisme d'État*.

NOUS croyons qu'on ne nous en voudra pas de faire connaître aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, des *Études Anglaises* publiées naguère par M. Augustin Filon. Les Canadiens prennent trop d'intérêt aux hommes et aux choses d'Angleterre, pour être tout à fait indifférents aux figures d'artistes, d'historiens et d'hommes d'État que nous voulons faire passer rapidement devant leurs yeux.

I

Analysant les écrits et le génie de J.-A. Froude, M. Filon nous présente, burinés avec art, les débuts de la Réforme et les deux portraits de Henri VIII et d'Élisabeth; avec une grande finesse de psychologue et une originalité puissante de style, il nous fait descendre jusqu'au fond de ces deux âmes où les qualités les plus brillantes sont gâtées par les vices les plus hideux; un prince marié à six femmes sans compter les maîtresses, qui, en toute occasion, allie la grossièreté au crime, vrai lourdaud aussi bien qu'insigne scélérat, appelé par le peuple, qui ne s'y trompe guère, Néron-Sganarelle; une femme, véritable laideron couronné, qui monte à cheval, tire le pistolet, boit de la bière, crache et jure comme un troupier, brave en présence d'un danger réel, peut-être parce qu'elle n'y croit pas; mais malade d'une simple

menace pendant deux jours, quoique son orgueil dissimule son émotion sous une effronterie sans égal : "son courage c'est ce que le peuple, à Paris, appelle *du toupet*" (1).

Sans doute il y aurait plaisir à étudier avec M. Filon cette époque si fameuse, à le voir recueillir dans cette longue histoire des témoignages précieux, ou réfuter ce que, en zélé protestant, Froude ne pouvait manquer de fausser ou d'exagérer—mais cela nous entraînerait trop loin et serait un peu hors cadre. C'est, en effet, l'histoire du peuple anglais depuis le XVIII^e siècle surtout, que nous voyons se dérouler dans les études dont nous parlons. Toutefois qu'on ne s'y trompe pas : nous n'entendons point dessiner un véritable portrait ; nous jetons quelques lignes au hasard de la toile sans trop nous préoccuper de l'effet général ; les tableaux vont se succéder, mais nous ne nous chargeons pas de tempérer et d'harmoniser si bien les couleurs que la transition de l'un à l'autre paraisse insensible.

* * *

Dans l'histoire d'Angleterre, comme dans celle de France et comme dans la nôtre, le XVIII^e siècle a une influence considérable.— "Le XVIII^e siècle anglais est intéressant parce qu'il a fait l'Angleterre aristocratique et libre, qui s'est magnifiquement épanouie pendant la première partie du XIX^e siècle." Deux hommes, un caricaturiste et un historien, William Hogarth et W.-E.-H. Lecky, chacun à leur manière et à leur époque, l'un témoin des faits qu'il crayonne, l'autre vivant près d'un siècle après les événements qu'il raconte, vont nous peindre cette société si corrompue, cette aristocratie qui ne se respecte pas, ces deux premiers rois hanovriens, leaders

(1) *History of England from the fall of Wolsey to the destruction of Spanish Armada*. 12 vols, by J.-A. Froude.

naturels de la société anglaise, dont on a dit que s'il y en a de plus infâmes, il n'y en a pas eu de plus vulgaires et de plus bas.

William Hogarth était encore un tout jeune homme lors du fameux krack de 1720, qui ruina, avec lady Mary Montague, le poète Gray, Pope le traducteur d'Homère, et Craggs l'ami d'Addison. Le petit apprenti de maître Ellis Gamble, orfèvre et graveur sur métaux, dans Cranbourne Street, au coin de Cranbourne Alley, flânait alors tranquillement au milieu des vieilles rues de Londres et du brouillard anglais. On était sûr de le trouver partout où une rixe éclatait entre les matelots et les *chairmen*, partout où versait un carrosse, partout où un cheval s'abattait. Son esprit curieux et observateur saisissait vite le ridicule des choses, et, revenu à l'atelier, plus d'une fois sans doute, pour la plus grande joie de ses compagnons d'apprentissage, il esquissa *la charge* des scènes qu'il avait vues.

William ne fréquenta jamais les universités ; son talent se développa au milieu des flâneries prolongées et attrayantes sur les quais, dans Cheapside et Ludgate Hill.—Pareil système d'éducation n'est pas à conseiller, et nous sommes loin d'en faire l'éloge, quoiqu'il ait eu parfois d'excellents résultats : en Charles Dickens, par exemple, qui s'en trouva fort bien, assure-t-on. Toppfer a dit quelque part : "La flânerie est une chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans." Pour ses pareils, passe !

Quoi qu'il en soit, dans ses courses journalières Hogarth rencontre un jour les œuvres de Callot. Ces mendiants et ces saltimbanques furent ses délices et son étude ; ce jour-là, il avait trouvé sa voie.

Voie étrange, pensera-t-on ; on ajoutera peut-être, indigne de l'art, indigne de fixer un talent, si petit soit-il. Cependant n'y aurait-il pas un certain mérite à crayonner

pour la postérité ces types parfois si curieux, si bouffons dans leur grotesque solennité, qui chaque jour défilent sous nos yeux, à les grouper avec tant d'art que de ce tohu-bohu burlesque il ressorte une intention morale visible à qui sait regarder et comprendre ?

Un caricaturiste peut être un profond psychologue. Tout à l'heure nous verrons avec grand intérêt M. Lecky rechercher les causes de la révolution de 1688 et nous expliquer comment enfin a pris corps cette constitution anglaise, " qui est dans les idées et dans les mœurs bien plus que dans les lois, sorte de nébuleuse politique dont on peut suivre la condensation graduelle à travers les vicissitudes du XVIII^e siècle." Voilà certes une idée que les caricatures de Hogarth auraient bien de la peine à nous faire entendre. Et encore ?... mais aussi bien et mieux même que l'historien anglais, l'ancien apprenti de Cranbourne Street, dans le *Mariage à la mode*, les *Deux apprentis*, l'*Histoire du libertin*, etc., nous révèle des scènes d'intérieur ou des faits dont il a été témoin dans la rue ; récits et anecdotes sans valeur peut-être pris isolément, mais complément nécessaire de l'histoire qui explique le pourquoi de bien des choses.

Sans doute, la caricature exagère, c'est son droit, c'est sa vie ; et qui lui en voudrait ? Quand, dans sa *Conversation de minuit*, Hogarth nous représente sept ou huit gentlemen réunis pour parler politique : légistes à moitié ivres, apothicaire titubant, officier qui a roulé sous la table, journaliste qui ne réussit pas à allumer sa pipe, mais réussit à allumer son jabot, il exagère et il est certain que, au XVIII^e siècle, légistes, apothicaire, officiers et journalistes n'en étaient pas tous là. Cependant la peinture manque-t-elle tout à fait de vraisemblance, alors que par ailleurs nous savons que " lord Carteret, l'un des hommes les plus " doctes et les mieux-disants de son époque, ne se présente " au conseil du roi qu'avec deux ou trois bouteilles de

“ Bourgogne dans la tête, que le grand Pitt—c’est le seul
 “ défaut de cet homme impeccable—s’enferme dans sa
 “ maison de Wimbledon et se soûle à portes closes avec
 “ son ami Dundas ? ”

Une page dans l’œuvre du Hogarth est intéressante entre toutes. Le caricaturiste — comme nombre de ses compatriotes — avait peu de sympathie pour la France. Était-ce jalousie d’artiste, était-ce simple chauvinisme ? Probablement un peu de l’un et de l’autre.

On chantait dans les rues de Londres : “ Les Français
 “ sont obligés, pauvres gens, pour se désaltérer, de presser
 “ des fruits à peine mûrs. Nous possédons le houblon pour
 “ brasser notre bière. Nous sommes gras et vermeils, et
 “ nous avons la liberté par-dessus le marché.” Et en refrain : “ Vos siroteurs de fruits, vos dégusteurs d’alcool
 “ prennent la fuite : les buveurs de bière, les mangeurs
 “ de bœuf ne seront jamais battus.” L’argument était irréfutable. Hogarth prit en main ses crayons et caricatura les Français avec vigueur et esprit. La *Porte de Calais* et *l’Invasion* ne sont pas des panégyriques. Au reste, il y a eu depuis revanche et *largement*.

Aussi bien, pour dire toute la vérité, William Hogarth conserva toujours rancune à la France et à ses soldats qui avaient failli lui faire passer un mauvais quart d’heure. Surpris un jour dessinant une porte de Paris, il fut arrêté, et sans la paix qui vint fort à propos, on le fusillait simplement. C’est là un de ces procédés sommaires qui laissent toujours dans l’âme un certain froid entre les intéressés.

Corruption profonde, haine de l’étranger, exclusivisme national surtout qui veut marquer chaque produit à son estampille et qui, dans un égoïsme extravagant, ne recule pas devant la création d’un dieu à lui : voilà quelques traits de la physionomie du peuple anglais d’alors. “ Son rêve, dit quelque part M. Filon, eût été d’avoir un dieu à lui, un dieu national, fait à la maison comme le pudding,

un dieu anglais, *an English god.*" Latimer lui-même, un des pères de la Réforme, le dit ouvertement.

Hogarth nous a fait entrevoir un peu tout cela. Plus tard l'ébauche esquissée s'achèvera ; mais il nous faut tout d'abord jeter un coup d'œil sur la constitution et le régime politique de ce peuple.

II

Il est une erreur assez en vogue encore aujourd'hui, et qui a pour elle l'autorité si brillante, mais un peu surfaite de Ma-caulay. On veut que Guillaume III, par sa fameuse *Déclaration des droits* de 1688, ait du même coup changé l'ordre de succession au trône, et la constitution anglaise. Selon quelques-uns la révolution de 1688, *la glorieuse*, a été une explosion magnifique du sentiment populaire contre le droit royal, le réveil de la liberté dans une grande nation qui se déclare émancipée et hors de la tutelle de ses rois.—Tel n'est pas l'avis de M. Lecky, un des disciples chéris de Carlyle, dans son *History of England in the eighteenth century.* (1)

(1) M. Filon a peint en sombres couleurs le dernier témoignage d'amitié de Lecky et de Froude à leur maître Carlyle. "Un matin de février 1881, l'express de Londres déposa à la petite station d'Ecclefechan, située un peu au delà de la frontière d'Écosse, un cercueil escorté de quelques hommes en deuil. Rien n'était prêt, dans ce misérable lieu, pour revêtir de solennité ou seulement de dignité cette arrivée funèbre. On déposa le cercueil à terre, sous un hangar, et la neige, qui fouettait, eut bientôt moucheté de blanc le drap noir qui couvrait les restes de Thomas Carlyle. L'heure venue, le petit cortège se mit en route vers le cimetière. Là, sans prières, sans discours, au milieu de ce silence qui avait été l'expression suprême de sa doctrine, on descendit dans sa bonne natale le corps du premier penseur religieux (! ?) de ce temps, pendant qu'un vieux paysan, qui avait joué avec lui dans son enfance, n n m traiten secouant la tête : " Pauvre Tom Caëil ! quel dommage qu'il ait été un impie ! " Et l'on voit dans les journaux de l'époque, que deux *gentlemen* semblaient conduire cette pompe et représenter l'histoire en deuil : c'étaient Froude et Lecky." Après ce tableau, l'auteur des *Études anglaises* esquisse le parallèle entre ces deux historiens. Les amateurs de contrastes ne peuvent en désirer un plus complet, "autant le premier de ces deux hommes est âpre, amer, brutal, autant le second est doux, serein, pacifique." A propos de Lecky, nous ajouterions aux éloges et aux restrictions de M. Filon d'autres restrictions nécessaires en parlant d'un historien protestant, qui, après avoir reçu les leçons de l'impie Carlyle, continue d'être le disciple des pires philosophes du XVIII^e siècle. En matière religieuse surtout, il devait y avoir chez un tel auteur des erreurs et des calomnies ; il y en a. Il y en a plus encore chez Froude, et pour les mêmes raisons.—Freeman appelle Froude "un menteur," et Lecky le qualifie "d'avocat," ce qui, pour lui, semble dire la même chose.

Cet historien, "doux, serein, pacifique," philosophe qui groupe les faits et cherche la loi et la moralité de l'histoire, prétend—et nous croyons avec lui—que la révolution de 1688 a été faite en haine de la religion romaine et de l'influence française, double haine qui se ramène aisément à une seule : la haine de l'étranger ;—toujours l'exclusivisme national, toujours l'*English god*.

" Jacques ou Guillaume, au fond qu'importe ? remarque fort bien M. Filon, on ne renverse pas le premier parce que c'est un incapable et un fou, on ne choisit pas le second parce qu'il est le souverain le plus intelligent et le plus éclairé de son époque ; on remplace un prince catholique par un prince protestant, un pensionnaire de Louis XIV par un ennemi de la France," et tout est pour le mieux.

Qui s'étonnerait d'ailleurs d'un aussi brusque changement ? Hier l'égoïsme national arrachait la foi des cœurs et créait un schisme ; aujourd'hui il renverse simplement une dynastie ; tout le monde avouera que c'est plus facile.

Mais si l'arrivée du prince d'Orange change une dynastie,—ce que personne ne s'avisera de contester,—elle ne change rien ou presque rien à la constitution anglaise. Ce n'est pas à elle qu'il faut faire remonter avec les libertés britanniques, la vraie cause de la grandeur et de la gloire nationales. M. Lecky l'affirme et expose fort habilement les raisons qui l'ont amené à croire autrement que ses devanciers. Guillaume III, Anne Stuart, George I, George II, George III se succèdent et rien n'est changé. Sous le dernier de ces princes seulement commence à fonctionner régulièrement ce jeu de bascule parlementaire, cette rotation des partis que depuis cent ans plusieurs associent à la notion du gouvernement anglais, et sans raisons à la révolution de 1688.

* * *

Sans doute, tous se plaisent à le reconnaître, Guillaume III était fort capable d'organiser la liberté ; mais à cela il

il y avait bien un petit obstacle : lors de son avènement personne ne voulait de cette liberté, et on a dit avec raison que le roi était le seul libéral de son royaume.

Quand il *exerça* ses théories et ses beaux plans de réforme, on ne l'écouta pas, ou ceux qui l'écoutaient ne voulurent pas comprendre.

Sous ce prince, comme sous ses successeurs immédiats, parlement, ministres, représentation nationale ne sont rien ; la volonté royale est tout. Aujourd'hui c'est précisément le contraire ; le parlement, les ministres sont presque tout, et la volonté royale peu de chose.

Pour bien faire entendre cette vérité, M. Filon établit un parallèle qui ne nous surprendra pas moins que ses lecteurs français ; il ne manque pourtant pas de vraisemblance. " Peut-être, écrit-il, y a-t-il plus de différence, au point de vue de l'autorité personnelle, entre Guillaume III et la reine Victoria, qu'entre Louis XIV et M. Carnot."

* * *

Mais alors où faut-il donc chercher, avec l'origine de l'indépendance ministérielle, les premiers symptômes de la décadence du pouvoir royal ? Ces modifications essentielles dans l'histoire politique des Anglais datent du jour où George III, se croyant sûr de ressaisir son autorité amoindrie par lord Chatham, se trouva en présence du fils du grand ministre, jeune homme de vingt-trois ans. " Ce fut en 1788, lorsque la folie du roi rendit nécessaire la discussion d'un *bill* de régence. Pour la cour, pour le parlement, pour le public tout entier, la question politique se transformait, comme il arrive souvent, en une question de sentiment. D'un côté un roi vertueux, populaire, frappé d'un mal qui paraissait incurable, de l'autre un jeune débauché, qui s'était fait des amis de tous les ennemis de son père. La prise de possession de la régence par le prince de

Galles, qui, en d'autres circonstances, eût semblé l'acte le plus simple et le plus correct du monde, faisait horreur comme une spoliation ; on eût dit que le fils voulait arracher la couronne de la tête de son père encore vivant. Pitt, tout en profitant de l'émotion créée par cette étrange manière de voir, éleva le débat bien au-dessus des questions de personnes, et l'éleva si haut dans la région des principes, que de ces nuits mémorables, date un nouveau droit constitutionnel. "La régence, demanda Pitt au parlement, est-elle un droit absolu, n'est-elle qu'un dépôt, un fidéicom-mis?" A quoi Fox, l'apôtre de la souveraineté populaire, converti pour un jour à l'idée dominante du torysme, s'empresse de répondre : "La régence est un droit, comme la royauté elle-même, dont elle est l'émanation." A son tour Pitt répliquait, lui l'avocat de la prérogative, que "la royauté n'est qu'un dépôt, que *la souveraineté imprescriptible et inaliénable* réside dans la nation représentée par le parlement." Cette thèse eut gain de cause et la régence fut enfermée dans des limites tellement étroites qu'elle devenait presque dérisoire. D'ailleurs elle n'entra pas en exercice : le roi guérit et reprit en main le pouvoir. Comprit-il que ce pouvoir était moralement amoindri ? Et que pensa-t-il de la singulière façon dont son jeune ministre avait défendu les droits souverains ? nul ne sut ou ne voulut le dire à la postérité, qui doit s'en tenir à des conjectures. Les esprits étaient disposés de telle sorte que George III dut féliciter Pitt de l'énergie qu'il avait déployée, et dès lors rien ne fit plus obstacle aux volontés du ministre.

"Pendant que les tories, par nécessité politique, inclinent leur principe devant celui des whigs, les whigs de leur côté rattachent plus énergiquement que jamais le principe aristocratique à la monarchie héréditaire, pour laquelle ils avaient paru se refroidir. Il en résulte un rapprochement et comme une fusion des deux partis. Qui

opère ce miracle ? La Révolution française. Par son contre-coup, par l'horreur qu'elle inspire, par la vive lumière qu'elle projette aux yeux de l'Europe sur les périls de la démocratie, elle achève la fixation de la constitution anglaise." Voilà, en résumé, ce que l'on trouve dans l'histoire de Lecky, pour expliquer la véritable cause de cette grande modification dans le pouvoir des souverains d'Angleterre.

Sommes-nous assez éloignés de 1688 ?

Nous n'avons voulu signaler que ce point ; il est important dans la vie de Pitt, dans l'histoire de la Grande-Bretagne et dans celle de nos gouverneurs.

Ce fut un rôle brillant, malgré bien des défaites, que celui de Pitt. A vingt-quatre ans premier ministre, il procure la dissolution du Parlement, et le pays lui donne raison. Constant ennemi de la France, il assiste impassible au début de la révolution, cherchant où s'orienter dans la nouvelle tempête ; puis, quand il a trouvé sa route, il s'élançe et devient l'implacable adversaire de la Convention et du Directoire, auxquels il fait une guerre à mort. Le Consulat et l'Empire n'eurent pas d'ennemi plus acharné ; et, s'il mourut vaincu, alors que le soleil d'Austerlitz venait de se lever radieux à l'horizon, il mourut du moins fidèle à sa patrie. Le héraut d'armes put crier sur sa tombe à Westminster : *Non sibi sed patriæ vixit*. L'épithète est glorieuse, et les vaincus de Thermopyles n'en ont pas une plus noble.

III

Au sortir de la Révolution française, après les guerres sanglantes du premier Empire, il se fit dans presque toute l'Europe un apaisement général. Vers le matin succède parfois à une nuit orageuse et terrible un calme serein, précurseur d'un jour radieux.

Le XVIIIe siècle était fini : le sceptre tombait des

main de ce *vieillard* incapable de le retenir plus longtemps ; mais on ne savait encore ce que serait son jeune successeur. C'est le privilège de la jeunesse d'apporter avec elle l'espérance et l'audace. Aussi vers 1820, il y eut comme un souffle d'enthousiasme qui passa sur le monde ; la sève humaine au printemps du siècle bouillonnait rajeunie : fleurs éclatantes, fruits magnifiques, elle pouvait encore produire tout cela.

Après les triomphes de Napoléon, la France avait vu revenir ses rois que chantait une poésie nouvelle.

Chez nous, après la défaite et la persécution, renaissait l'espérance. Mgr Plessis avait paru, défendant nos droits méprisés avec toute l'autorité de son talent et tout son amour de patriote et d'évêque. Toute une pléiade d'hommes d'État, patriotes comme lui, cœurs larges et généreux comme le sien, venaient après lui, et arrachaient une à une nos libertés à l'Angleterre.

Dans la Grande-Bretagne elle-même, en pleine université d'Oxford, il se fit alors un immense réveil religieux ; et l'on put croire que, sortant du schisme, comme d'un mauvais rêve, la patrie des Thomas et des Anselme allait, après trois siècles, se rattacher à la vieille tradition catholique (1). L'histoire de ce mouvement vers le catholicisme a été écrite par l'historien Froude, l'ancien ami de Newman, celui qui ne sut jamais bien pourquoi il n'a pas suivi l'illustre cardinal dans sa conversion. Son livre est presque sa propre histoire ; il lui mérita la censure d'Oxford.

Elle était tombée alors bien bas la pauvre église établie d'Angleterre ! “ Murs blanchis à la chaux ; en guise d'autel une table, point de vitraux, point d'orgues, point de croix, jamais un christ, rien qui aide à prier, rien pour pacifier, exalter, attendrir, rien qui rappelle la présence de Dieu dans sa maison. ” — Voilà ses temples. — “ Le mi-

(1) J.-A. Froude : *The Nemesis of the faith*, 1848.

nistre ne se distinguait des autres gentlemen du canton que par le collet de sa redingote, et par le soin qu'il prenait de ne pas jurer. Il chassait, montait à cheval, siégeait au banc de la justice. C'est lui qui admonestait les filles-mères, envoyait au cachot les petits vagabonds. On l'appelait pour exorciser un esprit, on le consultait aussi quand les vaches étaient malades. Ses devoirs religieux se bornaient, dans la semaine, à célébrer les mariages et les enterrements, le dimanche, à marmotter les paroles du service divin devant quelques vieilles femmes somnolentes." —Voilà ses prêtres !

Soudain tout change. En dépit des vieux vers anglais qui donnent à Cambridge le prestige de l'intelligence aux dépens d'Oxford :

The king to Oxford sent a troop of horse,
For Oxford knows no argument but force ;
In place of troops, to Cambridge books we resent,
For Cambridge knows no force but argument. (1)

c'est d'Oxford que part la réforme. Ce sont Keble, Pusey et Newman qui groupent autour d'eux une élite de jeunes gens, tout brûlants d'entrer dans la mêlée, où ils apportent avec leurs vingt ans un entrain joyeux et une fougue d'esprit admirable. C'est une histoire curieuse et fort intéressante que celle du mouvement puseïste !

Rien de plus paisible et de plus pittoresque que la vieille université d'Oxford, " avec son quadrangle historique, ses cloîtres normands entrecoupés de verts ombrages et de larges pelouses que balaient les robes noires des *undergraduates*." Et cependant que de joûtes terribles à l'ombre de ses murs si calmes ! Les esprits s'échauffent et s'exaltent, des chefs brillants dirigent d'intrépides soldats

(1) Le roi a envoyé à Oxford une compagnie de chevaux, Oxford ne connaît que l'argument de la force ; au lieu de troupes il a envoyé des livres à Cambridge, Cambridge ne connaît que la force des arguments.

Newman surtout possède le talent de rallier tous ces jeunes esprits : c'est un véritable séducteur. Esprit fin et critique, mordant s'il l'avait voulu, mais, ajoute M. Filon, " il ne le voulait pas, " âme vibrante et aimante, capable de s'élever à la plus haute poésie, et ayant parfois de ces envolées superbes, véritables essors d'aigle, Newman—c'est le témoignage de Froude—" avait un esprit large comme le monde et avec cela mobile, aérien, la légèreté même. Rien ne lui semblait trop grand ou trop trivial qui pouvait servir à éclairer une vérité. Tous ses mouvements, toutes ses paroles semblaient s'adresser à chacun de ses auditeurs en particulier, comme ces portraits dont chaque spectateur croit sentir le regard dirigé sur soi."

Aussi quelle influence ! Comme tous les vieux scolastiques baissant la tête sous la parole magique, *autos épha*, les étudiants d'Oxford disaient simplement : *Credo in Newmannum*.

Croire en Newman, c'était en effet croire au talent, à la plus insigne bonne foi, au plus noble caractère. Pourquoi la brillante pléiade de 1832 a-t-elle renoncé à son beau credo ? Aujourd'hui rien n'y manquerait. *Credo in Newmannum* aurait encore la vérité et la grandeur d'autrefois, et il s'y joindrait l'acte de foi simple et pure qui ferait à nouveau de l'Angleterre l'île des Saints. *Credo in Newmannum*, ce serait croire à la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Il y eut longtemps un axiome en vogue parmi la jeunesse universitaire d'Oxford, axiome formulé par Hurrell Froude, frère aîné de l'historien et l'un des auteurs de la *Lyre apostolique* : " Quand vous verrez Keble et Newman en désaccord, alors, mais seulement alors reprenez votre indépendance, et croyez comme vous pourrez." Ce jour-là, pensait-on, ne devait jamais venir.

Il vint cependant, et voyant leurs maîtres suivre des

voies différentes, les disciples ne surent plus quel était le bon sentier. Newman, Keeble, il fallait choisir : le plus grand nombre choisit mal. On s'appliquait avec tant d'acharnement et de mauvaise foi à défigurer l'acte sincère et raisonné du docte professeur !

Depuis longtemps déjà, répétait-on dans l'Université, Newman n'était plus protestant... Nous savons de source certaine qu'il était payé pour rester à Oxford et simuler une religion à laquelle il ne croyait plus. Il y avait des communications cachées entre les collèges de Stonyhurst, Ascot et Oriel... Newman était jésuite... tous nous avions prévu le dénouement...

L'illustre prélat réfuta lui-même les calomniateurs dans son *Apologia pro vita* ; mais le mal était fait, et le magnifique mouvement religieux de 1830 n'aboutit pour un grand nombre qu'au rationalisme et à la libre-pensée. C'était logique après tout et l'on devait s'y attendre. Pour revenir sincèrement à l'Église romaine, il aurait fallu passer par-dessus l'exclusivisme national. Tout plutôt que cela. Encore l'*English god*.

IV

Réveil religieux, le début du XIXe siècle fut aussi en Angleterre un réveil poétique. Thomas Moore, Coleridge, Charles Lamb, lord Byron, le grand ennemi de Napoléon et l'immortel auteur de *Childe-Harold*, illuminent d'un vif éclat l'aurore d'un siècle qui aurait pu s'épanouir dans un midi si éclatant. Cette première génération disparue, de jeunes poètes se lèvent pour prendre la place de ceux qui sont partis, et parmi eux, Alfred Tennyson.

Accoutumés à résumer, à incarner pour ainsi dire la poésie anglaises dans les sauvages hardiesses du génie de Shakespeare et dans le scepticisme railleur et éloquent de lord Byron, nous serons peut-être surpris de rencontrer chez le fils du pasteur de Somersby les délicatesses les

plus raffinées de pensée et de langage. Tennyson est le poète du calme et de la solitude, tout entier à son art et attentif à noter les mille émotions qui traversent son âme et la font vibrer sous leur souffle harmonieux. " Pour l'entendre il faut faire appel aux facultés les plus délicates."

" Il faut le sentir dans les conditions où il a écrit : dans la solitude, dans le calme, dans l'oubli ou le dédain des vulgarités, dans le silence des émotions et des appétits, dans la paisible plénitude de la puissance intellectuelle."

Laissant de côté les folles visées de quelques-uns des poètes romantiques de France, il ne voulut pas être un législateur ou pontife, un Orphée rebâtissant la société en cadence au bruit de ses chants ; mais il ne consentit pas non plus à n'être qu'un virtuose sans âme, faisant sonner les syllabes comme les cordes d'un piano ; il voulut dire quelque chose et il y réussit.

" Il est des âmes, a dit la marquise de Saint-Lambert, qui, comme le vase de Madeleine, ne répandent leur parfum que lorsqu'elles sont brisées." Une immense douleur arracha à Tennyson son premier chant passionné et son premier chef-d'œuvre.

C'est un livre bien simple que l'*In memoriam*, un livre comme bien d'autres ont rêvé d'en écrire après la mort d'un être tendrement aimé. Arthur Hallam avait été longtemps pour Tennyson l'ami du cœur, le préféré à tous ; et, le 3 janvier 1834, Tennyson déposait sous les dalles de la petite église de Clivedon le cercueil où cet ami dormait pour toujours.

Pendant six ans le poète vit seul avec sa douleur. " Elle lui est nécessaire, elle est la moitié de sa vie, peut-être la meilleure. Elle prend toutes les formes, elle se confond avec chaque battement de la vague, avec chaque tressaillement du vent. Au printemps, elle devient la violette d'avril : elle bourgeonne et fleurit avec tout le reste, puis

elle se colore des feux de l'été, elle reflète les majestueuses tristesses de l'hiver. Quelquefois elle se déride un peu, elle a les coquetteries virginales d'une fiancée." Un à un s'échappent alors de la plume du poète des chants tristes et courts comme un soupir, "véritable nid d'hirondelles qui prennent leur essor après avoir trempé le bout de leurs ailes dans une rosée de larmes."

Ces feuilles volantes jetées les unes sur les autres, "comme des pelletées de terre bénie sur le cercueil du mort aimé," s'accumulaient dans un tiroir secret. Bientôt il y en eut un monceau, et lorsque Tennyson voulut chercher un titre à son ouvrage, il alla s'agenouiller dans l'église de Clivedon. Sur la modeste pierre tombale il lut :

In memoriam

A. H. H.

OBIIT ANNO MDCCCXXXIII.

Il ne chercha pas davantage, et reproduisit l'inscription sur la première page de son livre.

* *

Ces dix années de jeunesse, années de deuil et de tristesse, sont la crise de la vie de Tennyson ; il en sort plus généreux, plus aimant, plus poète.

Les *Deux Voix*, *Locksley-Hall*, *Maud* surtout, sont de brillants poèmes. Toutefois ce ne sont encore que de petits chefs-d'œuvre, bien anglais par le patriotisme et l'orgueil, par l'amour des champs et de la mer. Tennyson songe enfin à construire "son monument," quelque chose de sévère et de vaste dont les lignes puissent saisir l'imagination, et au front duquel brille une grande pensée philosophique. Il commença vers 1847, et l'œuvre était presque achevée en 1870. Elle a pour titre : *les Idylles du Roi*.

Laissons M. Filon nous donner lui-même, avec une vue d'ensemble du travail, sa note caractéristique et bien moderne. “ *Les Idylles du Roi*, plus qu'aucune autre œuvre de Tennyson, sont nées d'inspirations distinctes, laborieusement soudées l'une à l'autre par un effort qui demeure trop visible. Ainsi s'est construite plus d'une résidence royale. Tantôt ajoutant une aile, tantôt exhaussant un étage, Tennyson a transformé un pavillon de chasse en un château, ou plutôt—comme il a été dit de Fontainebleau—en un rendez-vous de palais d'âge et de style différents.

Les uns acceptent, les autres refusent d'admettre *les Idylles du Roi* parmi les épopées. Non, Dieu merci ! ce n'est pas une épopée. L'épopée suivait son héros partout où il passait, sans rien abréger, sans rien omettre, sans oublier un seul trait du monde homérique ou chevaleresque qui se déployait sur sa route. Le soir, elle conduisait le cheval à l'écurie, retirait au chevalier chaque pièce de son armure, couchait soigneusement le soleil dans la mer, pour le réveiller le lendemain matin au delà de la montagne. Elle respectait le cours lent des heures, dénombrait les armées jusqu'au dernier homme, répétait mot à mot les discours tels qu'on les avait prononcés. La civilisation moderne est sortie de l'enfance et en attendant qu'elle y retombe, il faut lui offrir autre chose que les poétiques fictions de l'épopée. Nous voulons d'une figure ses traits caractéristiques, d'une vie ses moments héroïques. Nous ne jouissons du sentiment et de l'idée que sous une forme condensée, de même qu'on respire plusieurs champs de roses dans un flacon d'essence. Au lieu de récits, nous demandons des scènes épiques, sans lien narratif, sans autre rapport entre elles qu'une relation d'harmonie et de convenance aisément perçue par notre esprit. Tels sont les tableaux ou Idylles de Tennyson.

Poème singulier, on le voit, et bien fait pour nous surprendre. Il nous transporte dans un pays limitrophe du rêve et de la réalité, espèce de contrée vaporeuse d'où le lecteur sort l'esprit ébloui, sans trop oser croire à tout ce qu'il vient d'admirer. " Les figures ont quelque chose de bizarre, d'imposant, de surhumain. Hommes et choses ne nous apparaissent pas comme s'ils étaient directement perçus, mais plutôt comme s'ils se reflétaient dans un lac profond. Le léger frisson de l'eau fait trembler les contours et donne aux traits une sorte de fluctuation. Au delà de l'image transparente, on distingue le fond, un lit de sable brillant, une verdure éclatante, et cet abîme nous attire.

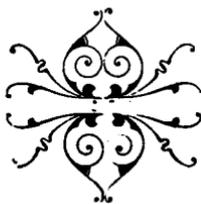
Arthur, le héros de Tennyson, a projeté une œuvre grandiose, avec lui et comme lui sa compagne, la belle Guinèvre, ses chevaliers Lancelot, Tustan, Gérain, Parsival, Galahad, Pelleas, Bedivir, Gavain, Modred, veulent rétablir sur la terre le royaume de la vérité et de la justice, c'est-à-dire—car la pensée ne reste pas dans le vague, mais se précise admirablement—abattre l'idolâtrie, soutenir le Christ, chevaucher partout en redressant les torts, ne jamais dire, ne jamais écouter la calomnie, mener une vie chaste, aimer une vierge et n'en aimer qu'une . . .

Comment ce beau rêve aboutit à une lamentable déception, il serait trop long de le raconter. Il nous semble préférable de résumer ici avec M. Filon la pensée du poète anglais et de la découvrir tout entière. Les *Idylles du Roi* sont en effet, comme les romans du moyen âge, une allégorie profonde, et Arthur est non seulement le modèle du grand prince, mais représente aussi " l'âme supérieure de l'humanité."— " L'épopée chevaleresque a eu, comme toutes les autres, son idéal. Nous en trouvons les traits épars dans Alfred, dans Godefroi de Bouillon, dans saint Louis, dans saint Bernard, dans Gaston de Foix et dans Bayard ; nul ne l'a pleinement réalisé dans

l'histoire. C'est Arthur qui devait en être la personification la plus haute dans la littérature et dans l'art, mais l'expression a manqué à l'âge gothique—âge de bégaiement et d'enfance—pour traduire ses rêves. Arthur est demeuré une ébauche vingt fois reprise, jamais achevée. Tennyson a ramassé, au point où ils l'avaient laissé, l'œuvre des moines armoricains et des chroniqueurs gallois ; il a poli l'image fruste, lui a donné ce fini, cette élégance, cette splendeur artistique qui est la marque de notre temps, il en a fait l'apogée imaginaire d'une civilisation qui n'a jamais vécu, et qui peut se résumer ainsi : le culte de la femme, la force au service du droit, la pensée s'élevant vers Dieu sur les ailes de la prière. " Puis, comme une toile de fond qui se lève après les autres, dans le tableau final d'une féerie, et dont l'éblouissement suprême efface toutes les magnificences qui précèdent, derrière cette première allégorie on en découvre une plus haute. Arthur n'est pas seulement l'idéal d'une société, c'est l'âme supérieure de l'humanité. Ses luttes sont les combats de l'esprit contre la chair. Battue en brèche de toutes parts, vaincue en apparence, l'âme triomphe enfin ; elle entre majestueusement et pour jamais dans le repos et dans la gloire."

Gaston.

(A suivre.)



BETSIAMIS ⁽¹⁾

Les Montagnais d'aujourd'hui.— Une nation qui fait une belle mort.— Avantages de la vie nomade.— La question scolaire dans les forêts du Nord.— Quelque chose que l'on ne veut pas confier aux lectrices.— La poste chez les sauvages.— Pourquoi l'on fait la chasse.— La famine dans les bois.— Les lois de protection du gibier.— *Canada et Québec*, c'est du montagnais.— Organisation politique.— L'"influence indue" chez les Montagnais.— Entre familles régnantes.

L est temps de donner au lecteur quelques détails sur l'état présent de la nation montagnaise (2). A divers endroits de ce livre je reviendrai sur ce sujet, suivant que les circonstances s'y prêteront, et l'on aura de la sorte des renseignements assez complets sur la descendance des anciens habitants de la partie nord-est de notre province.

Un groupe de Montagnais fréquente le territoire situé au nord du lac Saint-Jean, et possède une réserve à la Pointe-Bleue (Roberval) sur les bords du beau lac saguenéen. Je n'ai pas à m'occuper ici de ce groupe peu considérable. Le gros de la nation montagnaise habite aujourd'hui le territoire situé à l'est de Betsiamis; tout ce pays, qui s'étend vers le nord, et jusqu'à l'océan Atlantique du côté de l'est, c'est le territoire de chasse des Montagnais. Vers le nord-est, ils se rencontrent avec les Esquimaux et les Naskapis.

Au témoignage des Oblats, qui sont les pères spirituels de tous ces sauvages, le nombre des Montagnais a diminué de moitié depuis le milieu du siècle. Il faut attribuer cette prodigieuse diminution à

(1) Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs un chapitre de l'intéressant ouvrage que M. l'abbé V.-A. Huard vient de livrer au public sous le titre de *Labrador et Anticosti*.— Journal de voyage—histoire—typographie—pêcheurs canadiens et acadiens—Indiens montagnais, par l'abbé V.-A. Huard, A. M., supérieur du séminaire de Chicoutimi et directeur du *Naturaliste canadien*. 1 vol. in-8 de XV-505 pages, illustré de 45 gravures et une carte du golfe Saint-Laurent; prix \$1.50; franc par la poste, Canada \$1.60, États-Unis \$1.70.

Nous engageons nos lecteurs à se procurer ce beau volume. Il est en vente chez tous les libraires et chez l'auteur. L'extrait que nous publions dira assez le plaisir et l'utilité qu'ils pourront retirer de la lecture de ce très intéressant ouvrage (Note de la Direction.)

(2) On devine aisément que le nom de *Montagnais* vient de *montagne*, et qu'il a été donné à ces sauvages à cause du pays *montagneux* qu'ils habitent.

une excessive mortalité des enfants en bas âge. Sans ce fait douloureux, les familles seraient nombreuses ; et comme il y a là un mal auquel il est presque impossible de porter remède, vu les conditions de la vie chez ces sauvages, on peut dire qu'un jour prochain verra disparaître les derniers représentants de la race montagnaise. La transition de la vie entièrement sauvage à celle de l'homme civilisé est fatale au peuple qui la subit. Le mélange des deux genres de vie, tel qu'il existe actuellement chez nos indigènes, double les inconvénients mais non les avantages de l'un et de l'autre.



(Photog. par N.-A. Comeau)

ANGÉLIQUE MICHEL

Montagnaise de Godbout, âgée de 102 ans ; morte à l'âge de 106 ans.

Quel est donc, aujourd'hui, le chiffre total de la population montagnaise ? Il est facile de le constater de façon approximative, en calculant le nombre des familles qui se rendent chaque été aux diverses missions de la côte du golfe et de celle de l'Atlantique. Voici les statistiques que me fournirent les Pères Oblats en 1895. Il vient chaque année à *Betsiamis* environ 120 familles ; aux *Sept-Iles*, 90 ; à *Mingan*, 90 ; à *Musquarro*, 100 ; à la *baie des Esquimaux*, 35 ; à la *baie d'Ungava*, 35. Cela fait en tout 470 familles, et comme les familles, chez les Montagnais, ne comprennent guère en moyenne que quatre personnes, on arrive au nombre de 1680 individus. On peut dire, en tout cas, que le peuple des Montagnais compte à présent à peine 2000 âmes, y compris le groupe du lac Saint-Jean. Voilà tout ce qui reste de la florissante nation d'autrefois

Au moins est-il vrai de dire, pour laisser arriver un rayon de soleil sur ce tableau par trop attristant, que le peuple agonisant fera une mort édifiante, grâce aux bons missionnaires qui l'assistent de leur dévouement. Le but de la Rédemption est atteint chez les Montagnais : ils sont tous chrétiens, et chrétiens pratiquants, et chrétiens fervents. Dieu ne permet pas à l'enfer de semer l'ivraie au milieu de ce bon grain ! C'est la récompense de leur docilité à suivre les enseignements de l'Église de Jésus-Christ.—Nous, les blancs, nous méritons de moins en moins ces bénédictions spéciales du Très-Haut ; et, en particulier, nous, Canadiens-Français, nous soutenons une certaine presse qui mine sourdement la foi dans les âmes et la vertu dans les cœurs : il y a là un crime social dont nous portons la responsabilité et dont nous serons châtiés ici-bas, puisque les peuples sont dès ce monde punis ou récompensés, suivant qu'ils le méritent.

On pourrait penser que le genre de vie des sauvages, qui passent les trois quarts de l'année dans la forêt et sans secours religieux d'aucune sorte, est tout à fait défavorable à la conservation de leur ferveur spirituelle. Eh bien, c'est tout le contraire qui arrive, au témoignage des missionnaires. Lorsqu'ils sont réunis dans les missions, durant l'été, ils se dissipent facilement ; et l'entière oisiveté qui remplit alors leurs journées n'est, pas plus chez eux que chez les blancs, une garantie de conduite irréprochable. Dans les bois, chaque famille est isolée, et rien n'est plus favorable pour la parfaite éducation morale des enfants que la société continuelle des parents. Là, pas de compagnons dangereux pour contre-balancer et même annuler les bons enseignements reçus du père ou de la mère.—Dans le paradis terrestre, les fruits merveilleusement beaux du fameux pommier qu'il y avait là auraient en vain brillé à la vue de notre première aïeule, si l'inferral tentateur n'était venu lui faire entendre de perfides considérations.

Chose encore plus étrange : c'est dans les bois que les enfants apprennent le mieux à lire et à écrire !

D'abord, il faut dire, à la louange des sauvages, que la grande majorité des adultes savent lire et écrire. Voilà donc, enfin, une partie de la population de la Province qui est entrée dans le mouvement, où les progrès modernes ne sont pas un vain mot, où le flambeau de l'instruction resplendit d'un vif éclat. Pour varier un peu leur façon de dire, les détracteurs de notre système scolaire

pourraient bien cesser quelque temps de *jouer* de la population d'Ontario aux oreilles de nos apathiques compatriotes, et leur proposer désormais l'exemple des Montagnais... Ils n'en feront rien pourtant, parce que, si les Montagnais sont si bien instruits, c'est à l'Église catholique qu'ils le doivent, d'où il faudrait conclure que la cause de l'instruction élémentaire serait peut-être plus avancée dans notre pays, si l'on avait davantage laissé l'Église s'en occuper toute seule—comme c'est arrivé pour l'enseignement secondaire. Il ne manque pas de gens qui ont cette conviction, sans même avoir eu besoin, pour l'acquérir, de savoir ce qui se passe chez les Montagnais.

La vie nomade de ces pauvres gens qui courent la forêt durant presque toute l'année, n'est donc pas un obstacle à l'instruction de leurs enfants. Et l'on imagine bien que chaque famille n'emmené pas dans les bois un précepteur diplômé qui, deux fois par jour, donnerait sa leçon aux deux ou trois marimots, avides de linguistique, qu'on lui aurait confiés. Non ! C'est le père ou la mère qui promènent eux-mêmes leurs enfants dans les sentiers plus ou moins fleuris de l'épellation, de la lecture et de la... calligraphie. L'instruction et l'éducation étant avant tout au nombre des devoirs qui incombent aux parents, voilà encore un idéal que l'on voit réalisé chez les sauvages ! Les blancs, trop absorbés par leurs affaires commerciales, industrielles ou professionnelles, voire par la politique, voire même par leurs parties de plaisirs, sont obligés de se faire remplacer par les instituteurs des diverses catégories, pour accomplir leurs obligations concernant l'instruction de leurs enfants. Les sauvages, eux, trouvent facilement les heures nécessaires pour remplir à cet égard leurs devoirs d'état. Il y a des loisirs dans la forêt. On y prend le temps de vivre ! Quand on a tiré quelques coups de fusil, visité les pièges à renards, dérobé trois ou quatre truites à la rivière voisine, et préparé le frugal repas, il reste encore bien des moments libres. Il n'y a pas de visites à faire, ni à recevoir, et les soins du ménage sont vite expédiés. C'est alors qu'on allume le flambeau de la science sous la tente de toile ; sous l'œil attentif du père ou de la mère, les petits s'exercent, l'un à joindre les lettres aux lettres, et les mots aux mots, dans l'alphabet que l'on a reçu de la "robe noire," l'autre à tracer des chiffres et des caractères d'écriture sur un beau morceau d'écorce de bouleau. Les prières, le catéchisme s'apprennent aussi à la

longue ; et le Père sera surpris, l'été suivant, de voir que petit Paul et la petite Marguerite sont déjà joliment préparés pour leur première communion.

Il n'est pas besoin de dire que, sous la direction des Pères, on fait aussi l'école aux enfants, sur la réserve de Betsiamis. On y perfectionne l'enseignement reçu dans les familles ; on y prépare, sans s'en apercevoir, les instituteurs privés qui continueront dans la tribu ces traditions de l'enseignement familial. C'est là, en un mot, que se trouvent le collège et l'université pour la jeunesse montagnaise.

Il faut savoir aussi que ce n'est pas le français, ni l'anglais, ni l'allemand, ni l'hébreu que l'on enseigne aux petits sauvages. C'est en montagnais qu'ils apprennent à lire et à écrire, et cela suffit parfaitement à les mettre en état de *struggle for life*, à leur aise dans leur carrière de chasseur. Il s'ensuit qu'un petit nombre seulement de Montagnais connaissent un peu le français ou l'anglais, par suite de leurs rapports avec les Canadiens français ou anglais. Cela, il est vrai, les prive de l'avantage de lire nos journaux ! Cela les empêche aussi de fréquenter les blancs et d'apprendre d'eux à perdre la simplicité de leurs mœurs patriarcales et leur fidélité à remplir tous leurs devoirs religieux ! — Autant d'inconvénients qui ne sont pas extrêmement déplorables.

Cette instruction élémentaire, si générale chez les Montagnais, surprend beaucoup les blancs qui n'ont jamais vu de beaucoup près ces indigènes. Dans l'un de mes trajets sur le *Str Otter*, nous aperçûmes un Montagnais, de passage à bord, qui écrivait d'assez longues phrases sur un paquet d'avirons neufs en destination de l'un des postes de la Côte. C'était un ingénieux mode de communications postales avec quelque compatriote du lieu. Et comme il n'y a presque pas de blancs qui sachent le montagnais, la dépêche avait bien des chances de n'être pas divulguée avant d'arriver au destinataire. Par exemple, si le directeur général des Postes en était informé !

Mais il y a encore bien autre chose ! Si on le savait, à Ottawa ! Je tremble d'en faire la confidence, de peur d'attirer les rigueurs administratives sur ces pauvres sauvages... Je vais le dire pourtant, sous le sceau du secret, à mes lecteurs seulement. Je prie que les lectrices me pardonnent généreusement si je leur demande, pour raison valable et sur l'autorité du sage La Fontaine, de vouloir bien sauter le passage en son entier.

Eh bien, donc, si vous demandez au ministère des Postes de quel service postal on jouit à Betsiamis, on vous répondra sans hésiter que, deux fois la semaine, un courrier est expédié de Tadoussac à Betsiamis ; et que, en outre, durant l'époque de la navigation, le steamer *Otter* y transporte, tous les quinze jours, les malles du monde entier, *via* Québec et Rimouski. Et si l'on est le moins en veine de loquacité, on ajoutera que, durant la saison d'hiver, c'est de Betsiamis que partent, toutes les trois, quatre ou six semaines, les courriers qui desservent les diverses localités de la Côte Nord et du Labrador. Voilà tout ce que l'on sait à Ottawa.

Ce que l'on n'y sait pas, par exemple, c'est que les Montagnais ont un système postal à eux, qui est bien près d'être l'idéal du genre, puisqu'il n'exige ni administration centrale, ni bureaux de poste, ni courriers spéciaux, ni timbres-poste ; il n'y a là-dedans ni recettes, ni dépenses, et par conséquent pas de déficit au bout de l'année fiscale. Le seul inconvénient, c'est que *ça ne va pas vite*. Mais les sauvages sont les gens les moins pressés qu'il y ait en ce monde, et ils s'accommodent parfaitement de leur ingénieuse méthode de correspondance.

Voici, de façon pratique, comment fonctionne cet admirable mécanisme de la poste chez les sauvages.

Vous êtes parti — je suppose, mon cher lecteur, que vous êtes aussi Montagnais que possible — vous êtes parti de Betsiamis, en septembre, avec femme et enfants, canots et raquettes, provisions et munitions ; et vous êtes rendu bien loin dans les forêts du Nord. Or, voilà que, vers la Toussaint, vous désirez faire savoir au P. Arnaud qu'il devrait bien, s'il trouve une occasion, vous envoyer un autre "Tshishteikiikan The Apatstats Inuts," pour remplacer celui que vous aviez et qui est malheureusement tombé dans la rivière, en sorte que les enfants ne peuvent plus apprendre à lire. Ou bien, vous voulez annoncer à la pauvre grand'mère, qui passe l'hiver à la bourgade, que votre femme, un peu malade au départ, est maintenant tout à fait rétablie ; que, de plus, son filleul, le petit Jérôme, commence à chasser, qu'il a déjà tué deux visons et qu'il a failli se faire manger par un ours ; que, pour finir, si elle pouvait vous envoyer une fiole de *Pain Killer* et une certaine quantité de fil à ligne, cela serait bien utile à la famille.

Vous prenez un morceau d'écorce de bouleau, vous y écrivez ce que vous voulez au crayon ou avec une pointe effilée. Vous pliez en deux la feuille de bouleau ou vous l'enroulez ; vous la fixez au bout d'un bâton, où vous avez pratiqué une fente *ad hoc*. Enfin vous fichez le bâton dans le sol en un endroit dépourvu d'arbres ; et tout est dit.

Il est parfaitement sûr que pas un sauvage ne passera là sans apercevoir ce bâton et cette écorce au bout. Il lira l'adresse que vous avez écrite dessus ; et, s'il va lui-même à Betsiamis ou à tout autre endroit que vous avez indiqué, il prendra la lettre et la portera fidèlement à destination.

Qui sait si, dans deux mois, vous ne trouverez pas quelque part, à votre tour, une écorce vous indiquant certaine cache où un sauvage, revenant de la Côte, a déposé pour vous le *Tshishtekiikan* que le bon P. Arnaud vous envoie, ou le *Pain Killer* que vous avez demandé à la vieille Montagnaise. Il y a aussi une lettre du Père, qui recommande de bien dire les prières, matin et soir. La grand-mère, elle, dit à son filleul de ne pas s'amuser à jouer avec les ours tant qu'ils sont en vie.

Eh bien, que dit-on de la poste montagnaise ? N'est-ce pas ingénieux, ce système de communication ? Il est vrai, comme je l'ai dit, que ce n'est pas rapide ; mais l'inconvénient est léger pour les sauvages, qui généralement sont doués de beaucoup de patience, surtout pour ce qui est de la correspondance. Il ne manque pas de blancs qui poussent fort loin la temporisation en matière épistolaire, et qui ne mettent guère de zèle à profiter des avantages postaux qui sont à leur portée !

Le plus grand souci du sauvage, en temps de chasse, ce n'est pas d'écrire des lettres. Ce n'est pas non plus, à vrai dire, de chasser. C'est, avant tout, d'avoir tous les jours de quoi manger. C'est beaucoup comme chez nous, où il y a tant de gens qui ne travailleraient guère, si la question du pain quotidien ne les poussait. Mais tandis que, chez les blancs, il y a des individus qui n'ont pas à se préoccuper de leurs moyens de subsistance et qui travaillent quand même, à seule fin d'augmenter leur fortune, le sauvage ne songe pas le moins du monde non seulement à s'acquérir des ressources pour ses vieux jours, mais même à ménager les provisions qu'il emporte dans la forêt, pour le cas où la chasse manquerait.

Et ces provisions de bouche dont il se munit pour le temps de la

chasse, c'est souvent, pour une seule famille, sept ou huit barils de farine, et tout le reste en proportion. En un mot, il emporte dans le bois tout ce qu'il a pu obtenir du marchand et tout ce qu'il sera possible de loger dans les canots, et l'on part, et l'on avance à bien petites journées; même, il n'y a pas besoin d'empêchements très graves pour que l'on ne marche pas du tout. Il est entendu, en effet, que l'on ne chasse pas, tant que l'on a encore des provisions. Et l'on ne s'inquiète pas à la pensée que si, plus tard, les provisions étant épuisées, on ne rencontre pas de gibier, la famine pourrait faire souffrir cruellement la famille. Non, on ne s'en inquiète pas, et l'on vit au jour le jour. Pour être juste, pourtant, je dois ajouter que, maintenant, d'après ce que m'a dit un missionnaire, les Montagnais ont plus de prévoyance qu'autrefois. Mais, comme ils n'en avaient pas beaucoup autrefois, il n'est pas à croire que cette utile vertu soit encore particulièrement brillante chez eux.

Il arrive donc un moment où la dernière mesure de farine est elle-même épuisée. Non seulement on a mangé son pain blanc le premier, comme dit le proverbe; mais il faut dire adieu à tout pain quelconque, jusqu'au retour à la mer, l'été suivant. Alors commence sérieusement la chasse, et même la pêche. Les lacs et les rivières fournissent ordinairement en abondance le saumon, la truite et d'autres poissons fort savoureux. Et surtout, les divers gibiers à plumes ou à poils varient agréablement le menu de chaque jour. On vit dans l'imprévu. Il n'y a pas à rédiger d'avance le programme culinaire de la semaine. Jamais l'on ne sait si le lendemain on dînera de caribou, d'ours, de lièvre, de perdrix (1) ou de castor. Quoi qu'il en soit, on tue ce qui se présente. Et comme avant de griller un bifteck de caribou ou d'autre chose, il faut d'abord lever la peau de l'animal, voilà l'industrie qui s'en vient d'elle-même forcer la main au sauvage. On ramasse ainsi, tout l'hiver, des pelleteries que l'on apportera à la mer, le printemps venu, et que l'on donnera au "bourgeois" pour payer les avances de provisions, de vêtements et de munitions que l'on a reçues l'été précédent. Mais, en somme, on chasse pour manger, et, par surcroît seulement, on fait de l'industrie et du commerce. Si la chasse et la pêche sont très produc-

(1) Les Gallinacés auxquels nous donnons erronément le nom de *Perdrix*, sont des Tétrás (Perdrix de savane), des Gélínottes (Perdrix de bois franc), et des Lagopèdes (Perdrix blanches). Cette dernière espèce, la Perdrix blanche, passe l'été sur la Côte Nord, surtout au Labrador où elle niche. Mais durant la belle saison, son beau plumage est lavé de noir, de jaune et de blanc. Les Tétrás et les Gélínottes habitent aussi ce territoire.

tives, tant mieux ! On fera bombance tout l'hiver à la viande fraîche et au poisson délicat ; puis, on en portera assez de peaux pour solder toutes ses dettes, et l'on aura encore un surplus qui permettra de se faire la vie large durant les *vacances au bord de la mer*.

Mais il arrive parfois que l'on ne rencontre pas de caribous, ni de lièvres, ni de perdrix, ni de quoi que ce soit que l'on puisse mettre à la broche. Il y a longtemps que la dernière drachme de farine a cessé d'exister. Et puis il se trouve que l'on n'est dans le voisinage d'aucun lac, d'aucune rivière. Oh ! alors, ce n'est pas réjouissant ! S'il se passe plusieurs jours de la sorte, cela devient de moins en moins délectable. — “ Tiens ! un caribou ! là-bas ! ” — Et l'on part après l'animal, dont la seule vue a ramené l'espoir, le plus grand bien après la possession de l'objet, plus grand même parfois, mais non dans le drame auquel nous assistons. Eh bien, voilà que, par le plus fâcheux des hasards, on a manqué le caribou ! Je ne sais par quel accident inaccoutumé cela s'est fait. Mais il s'est échappé, et le dîner l'a suivi !

La position est devenue terrible. Et si la bonne Providence ne le fait pas exprès pour sauver ces pauvres gens, en envoyant par là quelque gibier, ils mourront de faim. Ce malheur arrive bien quelquefois. Un peu comme le marin, le sauvage, qui passe sa vie dans l'immensité des plaines et des forêts, est apparemment sous une dépendance plus immédiate des hasards de l'existence.

Et ces pauvres sauvages ont encore à compter avec autre chose. Sujets comme nous du pouvoir gouvernemental, ils doivent aussi se soumettre à l'autorité des lois. Or, comme on sait, la loi ne permet la chasse qu'à certaines époques de l'année, qui varient suivant les diverses espèces d'animaux. Voilà donc de nouvelles entraves à la profession de ces braves gens.

On imagine bien que, puisque les sauvages n'ont pas d'autres moyens de subsistance que la chasse, les magistrats ne condamneront pas à mort celui qui aura tué un caribou ou un castor pour empêcher sa famille de mourir de faim. Au reste, la loi autorise le commissaire des Terres de la Couronne à donner aux sauvages des permis de chasse, pourvu que leur subsistance soit le seul objet de cette chasse. Mais, d'autre part, le sauvage ne pourrait utiliser les pelleteries que ses attrapes ou son fusil lui auraient procurées en temps prohibé. La Compagnie de la baie d'Hudson, l'“ honorable

Compagnie," comme disaient certains missionnaires, a bien soin de ne pas accepter de ces peaux, soit parce qu'elle courrait le risque de les voir confisquées, comme il est arrivé déjà, soit pour conserver les bonnes grâces du gouvernement. Ainsi donc, nos sauvages ne peuvent, durant plusieurs mois de l'année, utiliser qu'une partie de leur chasse. Ils en tirent profit pour leur subsistance; mais ils perdent le prix de vente d'une certaine quantité de leur pelletterie, qui leur serait si nécessaire pour se procurer poudré, plomb, pièges, farine, vêtements, etc. Quand on a des revenus considérables chaque année, on en supporte très bien la diminution, parce qu'il en reste toujours assez pour vivre convenablement. Mais ces pauvres Montagnais n'arriveraient qu'au strict nécessaire, quand même aucune législation ne viendrait diminuer encore leurs faibles ressources. !

Mais ce n'est pas tout.

Pour nos sauvages, le castor est comme le pain quotidien. Ce gibier leur est infiniment précieux, soit pour l'alimentation, soit à cause du prix élevé de sa fourrure. Aussi, dit le P. Arnaud, " ils ménagent cet animal; ils le considèrent comme un présent que le Grand Esprit leur a donné. Ils respectent les cabanes de castor, et ne les détruisent jamais entièrement, quoiqu'ils souffrent parfois de la faim.

Eh bien, pour comble d'infortune, nos pauvres aborigènes ne peuvent plus, dans ces années-ci, utiliser le *présent du Grand Esprit* ! Nos législateurs, dans l'excellente intention d'empêcher la destruction de ce gibier de valeur, ont interdit de lui faire la chasse depuis l'année 1896 jusqu'à 1900. Voilà donc encore une mesure qui, toute sage qu'elle est, est loin d'être à l'avantage de la population montagnaise, et qui, au contraire, rend sa condition bien misérable.

Pour revenir aux grands voyages de chasse des Montagnais, il n'y a aucune comparaison à établir entre leurs pénibles campagnes et les faciles expéditions de nos *sportsmen* à la poursuite du caribou. Pour ces derniers, en effet, qu'il se trouve ou non du caribou sur leur chemin, cela importe peu. Ce qui importe, c'est de prendre de l'exercice au grand air durant huit jours; on n'amène pas avec soi sa femme et ses enfants, y compris les bébés de deux mois ! On n'attend pas après le produit de sa chasse pour procurer à tout ce monde ses trois repas par jour ! Les convois de provisions contiennent assez de victuailles de tout genre pour assurer le premier, le deuxième et le troisième service à la table de ces chasseurs d'oc-

casion. Nos pauvres sauvages ne sont jamais à pareille fête. Et pour eux la question du caribou est parfois d'un intérêt qui dépasse singulièrement le souci que peuvent avoir les amateurs de ne pas revenir bredouille.

Pour connaître parfaitement les conditions du sport chez les sauvages, il faudrait faire toute l'expédition avec eux, depuis septembre jusqu'au mois de juin suivant. Mais on préfère généralement ne pas tenter l'aventure et se résigner à l'ignorance de beaucoup des détails de la saison de chasse.

Le P. Arnaud, lui, qui commença sa vie de missionnaire par faire le voyage de la baie d'Hudson avec les sauvages, inaugura son séjour sur la Côte Nord en suivant dans les bois une famille de Montagnais. Mais il avait moins pour but spécial d'occire avec eux castors et caribous que de se familiariser avec la langue montagnaise, afin de pouvoir remplir plus complètement les devoirs de son apostolat auprès des sauvages.— On peut s'imaginer s'il le sait, son montagnais, depuis tant d'années qu'il le parle du matin au soir. Et puis-qu'il s'y connaît tant que cela, dans cet idiome, il ne m'est pas venu à l'idée de contester contre son avis, quand il m'a informé que les mots "Canada" et "Québec" sont du montagnais authentique. *Canada* signifierait : "allant, venant vers quelque endroit," et les sauvages du temps auraient donné ce nom à nos respectables ancêtres, lorsqu'ils abordèrent en ce pays, il y a déjà trois siècles et plus. Quant à *Québec*, cela voudrait dire : "Viens à terre, débarque ici." Les aborigènes, il faut le croire, auraient adressé cette invitation aux Français qui arrivaient à Stadaconé. Et ces Français de France, qui n'entendaient aucunement le montagnais, ont cru qu'on leur disait là le nom du pays ou de la localité où ils arrivaient. En tout cas, puisque nous devons hériter du territoire que possédaient alors les Montagnais, personne ne trouvera mauvais que ces dénominations très importantes du pays que nous habitons, et de sa capitale, nous viennent aussi de la nation montagnaise. D'autant que, sans ce legs des Montagnais, on ne saurait dire si, au lieu de noms si "canadiens", les Anglais, nos vainqueurs, n'en auraient pas imposé d'autres de l'allure la plus britannique qu'il se pût faire. Mais sans doute, ils pensèrent, eux aussi, que les mots Canada et Québec tenaient à la nature même des choses, puisque les Indiens les avaient eux-mêmes, croyait-on, appliqués à ce pays et à ce fameux pron.ontoire.

* * *

Quoique vivant isolés, famille par famille, durant une si grande partie de l'année, les Montagnais ne laissent pas d'avoir une certaine organisation civile autonome. Ce serait être par trop sauvage, que de n'en avoir aucune. Chaque tribu a donc son chef qui exerce le souverain pouvoir sous l'égide du gouvernement canadien et, d'un peu plus loin, de la Couronne d'Angleterre. Le P. Durocher, l'un des Oblats qui s'occupèrent autrefois des missions montagnaises, obtint un jour du gouvernement quatre ou cinq grandes médailles d'argent que l'on distribua aux chefs de diverses tribus. C'est l'insigne de leur autorité, et c'est bien près d'être tout ce qu'ils possèdent de souveraineté. Ce n'est pas que le peuple règle à lui seul les affaires importantes, comme cela se faisait dans certaines républiques anciennes. Avouons-le : il n'y a plus, dans ces nations, d'affaires à régler. L'objet même du gouvernement fait presque entièrement défaut. Voilà jusqu'où la décadence peut atteindre une race ! Il n'y a pas même de règles nettement définies pour la transmission de la dignité suprême, lorsque survient le décès de l'un de ces potentats ; car ils ne sont pas moins sujets à la mort que leurs collègues, empereurs, tsars, ou monarques généralement quelconques. Leur pouvoir n'est pas héréditaire, et, pour les remplacer — autant que cela se peut — on fait, suivant des formalités qui dépendent beaucoup des circonstances, l'élection d'un nouveau chef, à qui l'on remet en guise d'intronisation la grande médaille, emblème de la souveraineté.

Il paraît — car il faut se garder d'ajouter trop de foi à l'histoire contemporaine, non plus qu'aux autres histoires — il paraît donc qu'à Betsiamis, il y a quelques années, les Montagnais ne furent pas tous, à un égal degré, charmés du choix que, sous la direction des missionnaires, on avait fait d'un nouveau chef. Et comme il n'y a pas ici à tant tourner autour du pot, disons-le franchement, il y avait eu de l'« influence indue » dans cette élection. C'est là, comme on sait, un crime épouvantable, propre à détraquer irrémédiablement tout le mécanisme électoral ! Or, s'il n'y a pas de juges à Betsiamis, il y en a à Berlin, je voulais dire à Ottawa ; et une délégation de Montagnais, accompagnée d'un interprète, se rendit à Ottawa, pour *contester l'élection*, et obtenir le choix d'un autre chef. Je ne sais vraiment s'il régnait alors, au ministère des Sauvages, à Ottawa,

un conservatisme outré, ou si, par une incompréhensible aberration d'esprit, l'“ influence indue ” n'y inspirait pas toute l'horreur qu'elle mérite. Toujours est-il que l'administration dont ce cas était justiciable, se régala de l'huître, comme le plus gourmet des magistrats, et donna les écailles aux délégués de la tribu de Betsiamis, qui s'en revinrent à la bourgade, enchantés de toutes les belles choses qu'ils avaient vues dans un si long voyage, mais condamnés pourtant à se soumettre au chef qu'ils avaient tenté de détrôner. Du reste, la paix ne fut pas autrement troublée par l'incident, et, après comme avant, la tranquillité de l'ordre fut complète à Betsiamis.

Mais il ne faut pas croire que ces principicules n'ont pas, à l'occasion, l'exact sentiment de leur dignité. On raconte à ce sujet le trait que voici. Un jour, à Mingan, le gouverneur général, sir Edmund Head, arrive, accompagnant un prince d'Angleterre, qui devait bien être le prince de Galles lui-même. Dès le débarquement du prince, le chef de la tribu du lieu s'en vient à sa rencontre. Le chapeau sur la tête, et lui frappant sur l'épaule, il dit à Son Altesse : “ Toi chef ?— Oui !— Moi chef aussi. ” Puis, en lui montrant sa grande médaille d'argent : “ Tiens ! vois ta mère ! ” On dit que le prince fut très surpris de l'incident et le trouva tout à fait charmant. Il est sûr que, pour un personnage de la cour royale, l'aventure avait de l'originalité.



LA CATHEDRALE DE REIMS

NOUS croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant quelques détails sur la cathédrale de Reims, dont ils ont une belle gravure sous les yeux dans ce numéro de la REVUE.

Notre-Dame de Reims est l'œuvre de l'architecte français Robert de Coucy. Il eut le rare bonheur de terminer son œuvre lui-même. Grâce à la continuité du travail, qui ne fut pas interrompu, grâce surtout à l'énergique volonté de cet homme de génie, le plan général ne reçut aucun changement durant l'exécution. L'église métropolitaine de Reims offre à notre admiration un monument entièrement homogène, sans mélange, sans altération, sans additions étrangères, ce qui se rencontre rarement dans les églises construites au moyen âge.

La cathédrale de Reims est à trois nefs ; il n'y a de chapelles qu'autour de l'abside ; le transept est très rapproché du chevet. L'édifice a quatre cent quatre-vingt-six pieds de longueur, cent deux pieds de largeur, et cent vingt-cinq pieds de hauteur sous les voûtes principales. La façade a une réputation populaire. Elle est ornée d'une multitude de statues, dont quelques-unes sont aussi admirables sous le rapport de la composition que sous celui de l'exécution. Certains antiquaires ont pensé que toutes ces statues n'avaient pas été sculptées au XIII^e siècle, et que quelques-unes d'entre elles appartenaient au XIV^e. D'autres archéologues croient que le frontispice entier date du XIV^e siècle, et leur opinion n'est pas dépourvue de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, on s'extasie à la vue de ce magnifique vestibule rempli de statues, de statuette, de bas-reliefs, de dais, d'aiguilles, de festons, de panneaux, de pinacles, de fleurons, de feuillages, de guirlandes. Si les lignes de l'architecture disparaissent sous ces ornements trop multipliés, on n'a pas le courage d'en condamner la surabondance ; la critique est désarmée par la perfection de la forme et la délicatesse des détails.

Le portail latéral du nord présente une décoration non moins curieuse. Au-dessus de la porte, et dans une série de bas-reliefs dont l'expression est naïve et charmante, se déroule le grand drame qui doit clore la durée du temps : la résurrection des morts, le jugement dernier, le supplice des réprouvés, et les éternelles joies du paradis.

Au-dessus des combles de l'abside s'élançe une flèche élégante connue sous le nom de *Flèche de l'Ange*, parce qu'elle est terminée par une statue d'ange portant la croix. Les connaisseurs en admirent la structure légère et gracieuse, plus encore que la position pittoresque.

L'aspect intérieur est très imposant, et il faut convenir que l'architecture à ogives y produit tout son effet. Les diverses parties se relient entre elles avec élégance ; les colonnes sont fortes, les arceaux bien établis, de manière que la solidité ne semble nulle part sacrifiée à la recherche des ornements. Les fenêtres et les rosaces, garnies de vitraux, laissent passer une lumière douce et tempérée, qui favorise la perspective en répandant un demi-jour mystérieux sur tous les objets.

A. Seglaneur.



A TRAVERS LES LIVRES

Anges Musiciens, d'après FRA ANGELICO, deux magnifiques chromos, format, 12 x 6 pouces, impression de luxe à la presse à bras. Prix, l'exemplaire, fr. 40 cts.

C'est dans ses types d'anges que brille surtout le génie de l'artiste si bien nommé Angelico. Il a imité les anges de Giotto, mais en leur donnant une beauté plus virginale ; ils semblent pris à cet âge de l'adolescence où tout est lumière et sincérité pour le cœur qui s'épanouit loin du souffle des passions.

En entrant dans la *Galerie des Effuzzi* de Florence, un des premiers tableaux qu'on rencontre est un magnifique retable que Fra Angelico exécuta pour la corporation des ouvriers en lin vers 1433. Il y a figuré la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Dans la profondeur de l'encadrement sont peints douze anges musiciens, chefs-d'œuvre de grâce et de pureté. Ils entourent la Reine du ciel et célèbrent son triomphe par leurs concerts. Pour peindre des anges si beaux, Fra Angelico a dû les voir, il a entendu leurs chants, il a partagé leur joie, il l'a reflétée sur toutes ces ravissantes figures.

Ce sont ces merveilles que les presses de la Société de Saint-Augustin ont su reproduire et ont mises par de belles chromo-lithographies à la portée de tout le monde. Jamais peut-être l'imprimerie n'a rendu avec tant de savoir les délicatesses du pinceau de l'artiste. Les beaux anges planent sur un fond d'or, dans leurs éclatantes tuniques de toutes couleurs, brodées d'or et voilant leurs pieds.

Une flamme brille au-dessus de leur tête. Ils célèbrent la gloire de leur Reine sur différents instruments. Leur expression est si douce, leur pose si gracieuse, qu'elles rendent aux yeux tout le charme de ce céleste concert.

Les deux premiers de la série, qui en comprendra douze, ont paru ; nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir signalés à leur bon goût.

La même librairie vient de mettre en vente :

Un ami du peuple, le rôle social du prêtre d'après la vie de SAINT PIERRE FOURIER, discours prononcé aux fêtes de sa canonisation, par le R. P. COUBÉ, de la Compagnie de Jésus. Brochure in-12 de 64 pages, sous couverture. Prix : 10 cts.

La vie du nouveau Saint que Rome vient de placer sur les autels est un des plus beaux exemples de la charité avec laquelle l'Église a toujours été vers les malheureux pour prévenir ou soulager leurs misères. En même temps qu'elle montre au peuple que le prêtre vraiment digne de ce nom est son meilleur ami, elle offre au clergé le spectacle de l'art surnaturel avec lequel un pauvre curé a su renouveler une paroisse gangrenée par l'irrégulation. C'est ce spectacle que le P. COUBÉ a voulu faire revivre en exposant les principes qui ont dirigé la vie de saint Pierre Fourier, et qui n'ont rien perdu aujourd'hui de leur actualité.

A. L.